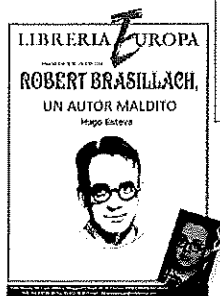
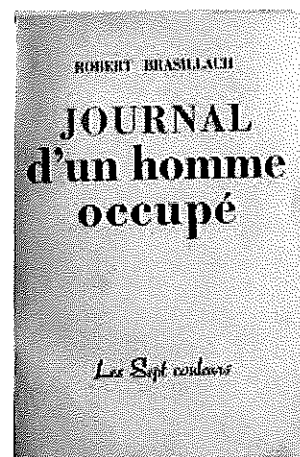
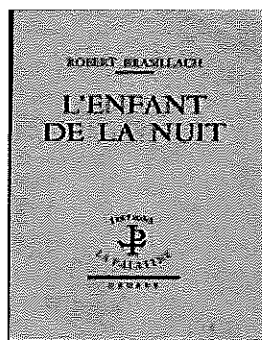


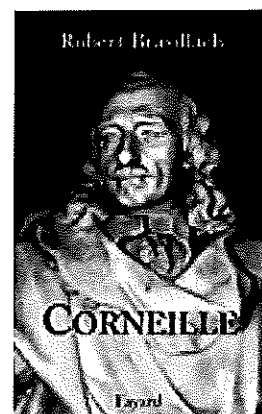
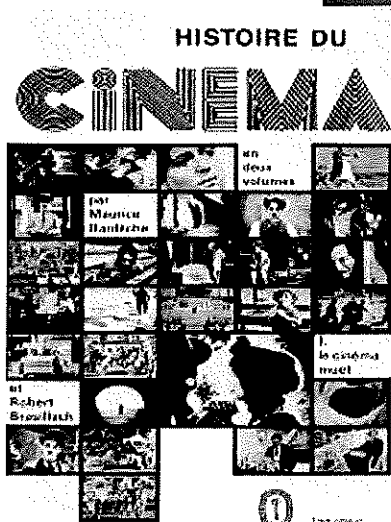
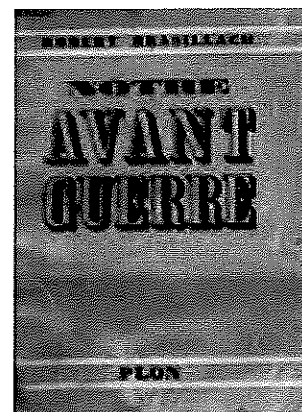
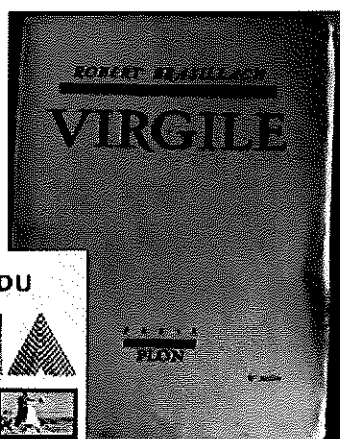
*J'ai pu me tromper sur des circonstances, ou des faits, ou sur des personnes, mais je n'ai rien à regretter de l'intention qui m'a fait agir. (Robert Brasillach à son procès)*

**Robert Brasillach**  
ou Encore un instant de bonheur

Anne Brassié



*Je ne sais pas le temps qui nous reste promis,  
mais qu'importe le temps lorsqu'on a des amis.*



**Association des Amis de Robert Brasillach**

Case postale 3763, CH-1211 Genève 3

brasillach@europae.ch

[www.brasillach.ch](http://www.brasillach.ch)<http://arb6245.over-blog.net>**Conseil de direction :**

Philippe Junod, président, Genève

Daniel Todeschini, trésorier, Genève

Peter Tame, vice-président, Belfast

Conseillers : Anne-Marie Bouyer, Cécile

Dugas, Anne Brassié, Bruno Bardèche,

Philippe d'Hugues, Manuel Heu

**Cotisations :** CHF 50. — / 45 €À doubler pour un exemplaire numéroté des *Cahiers* sur papier Vergé (préciser CN).**Suisse :** Versement à l'ordre des ARB, CCP 12-94222-9  
Genève IBAN CH83 0900 0000 1209 4222 9

BIC POFICHBEXXX.

**France :** 45 € Banque Coop

IBAN CH73 0844 0947 0753 1009 0

BIC/Swift COOPCHBBXXX

**Belgique :** 45 € ING, versement à l'ordre des ARB,  
Compte 310-1663442-75 ;

IBAN BE05 3101 6634 4275.

**Autres pays :** CHF 50. — Versement à l'ordre des ARB,  
CCP 12-94222-9 Genève IBAN CH83 0900 0000 1209 4222 9

BIC POFICHBEXXX.

- Pages 3-5 : Revue de presse : Les intellectuels ont eu du mal à jouer leur rôle, en 1940  
Pages 6-7 : *Je suis partout*. Anthologie, blog Cercle Non Conforme  
Pages 8-9 : Lucien Rebatet, les mémoires d'un fasciste II, Cercle Non Conforme  
Page 10 : Notes de lecture : Henry de Monfreid, Saint-Loup  
Page 11 : En bref : Musique, BD, Charlie Hebdo  
Pages 12-13 : Revue de presse : Nabe, mélange de Morand et de Brasillach ; Gaxotte et Brasillach  
Page 14 : Réédition : Poème de Fresnes  
Page 15 : Errata ; Ceux qui nous ont quittés : Jean-Louis Védrières  
Page 16 : Lu sur internet : De Gaulle l'imposteur  
Page 17 : Revue de presse ; Brasillach sur le net  
Page 18 : Revue de presse : *Présent* dans les médias  
Pages 19-20 : Archives : Arnaud Breker et Robert Brasillach  
Page 21 : Revue de presse : Précision sur Chardonne et Altman  
Page 22 : Souvenirs de Alain Robbe-Grillet  
Page 23 : Lecture : Céline entre génie et provocation  
Page 24 : Revue de presse : Les débuts littéraires de Robert Brasillach, Daniel Cologne  
Page 25 : Zaz et les nazis, Camille Galic ; Robert Brasillach en toutes lettres  
Pages 26-29 : Revue de presse : Brasillach parmi nous  
Page 30 : Brasillach dans *Le Monde Juif* ; Note de lecture  
Pages 31-32 : Brasillach et les autres, Joël Laloux  
Page 33 : Note de lecture : *Journal inutile*, Paul Morand  
Page 34 : Brasillach : L'homme et l'œuvre, 2012  
Page 35 : Robert Brasillach (1909-1945)  
Page 36 : Notes de lecture  
Pages 37-40 : Nos ARB : Hommage à Pierre Dudan

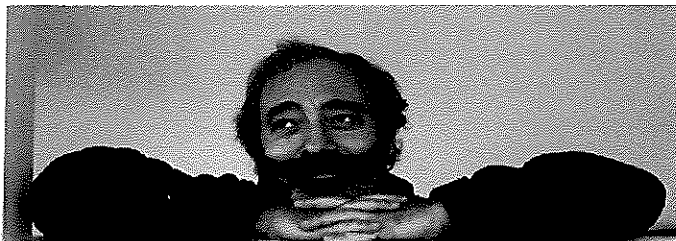
Chers ARB,

Bouclé en pleine canicule, ce numéro n'a pu faire l'objet plus rapidement d'une dernière relecture, toujours nécessaire ; il vous parvient donc au début de l'automne avec l'invitation à notre AG 2015. Dans l'intervalle, nous apprenions le décès tragique d'Emmanuel RATIER qui venait de publier le 400<sup>e</sup> numéro de son incontournable *Faits & Documents*. Cette perte nous prive non seulement d'un talentueux journaliste d'investigation, mais aussi d'un compagnon de route fidèle, qui n'oubliait jamais de citer nos publications. Nous étions nombreux à lui rendre récemment hommage à Paris. Le moins que nous puissions faire était d'y apporter notre pierre ce qui sera fait dans un prochain Bulletin.

Ph.J.

## REVUE DE PRESSE : «Les intellectuels ont eu du mal à jouer leur rôle, en 1940»

Dans «Minuit», Dan Franck raconte l'héroïsme, mais aussi les compromissions des écrivains sous l'Occupation. Parce qu'il a lu son livre comme «le roman poignant, noir, au couteau, d'une époque terrible» [Artistes très occupés (1939-1944)], François Forestier est allé lui poser quelques questions pour BibliObs. Sandrine Roudeix Grasset



Né en 1952, Dan Franck a reçu le prix Renaudot en 1991 pour « la Séparation » et cosigné, avec Jean Vautrin, de nombreux romans, dont « la Dame de Berlin ». Chez Grasset, « Libertad ! » s'est vendu à 20 000 exemplaires et « les Enfants », à 25 000.

**BibliObs.** - Comment l'idée de cette trilogie, qui commence avec «Bohèmes» et se poursuit avec «Libertad !» et, aujourd'hui, «Minuit», vous est-elle venue?

**Dan Franck.** - Il y a dix ans, mon agent, François Samuelson, me téléphone, et me propose de faire pour Plon une biographie de Durutti, le leader anarchiste espagnol, dont on dit qu'il a été abattu par les communistes en 1936. Je réfléchis, et, ne parlant pas espagnol ou catalan, je refuse. En échange, je propose une biographie de Kiki de Montparnasse, avec l'idée de raconter Montparnasse. Puis, au fil de mes recherches, le projet a enflé, je suis passé à Montmartre, et, au bout de trois ans, je ne savais plus où j'allais. Roman? Document? Biographie? Galère, en tous cas.

Du coup, je me suis décidé à faire deux livres : «**Nu couché**», la version romanesque de cette histoire et «**Bohèmes**», la version documentaire. En m'embarquant dans cette affaire, je mesure alors que j'ai cinq ans de travail devant moi, et un compte en banque alarmant. Et, devant l'insistance de Plon, j'emprunte et je rembourse l'éditeur. Plon, Le Seuil, tout le monde veut le roman, mais pas «Bohèmes». Finalement, le manuscrit de «Bohèmes» arrive entre les mains d'Olivier Nora chez Calmann-Lévy, et celui-ci est enthousiaste. Et le livre a très bien marché. Du coup, au lieu de faire «les Romantiques» comme j'en avais le projet, j'ai simplement continué et écrit «Libertad !», puis «Minuit».

**BibliObs.** - La bonne idée, c'est de suivre le cheminement des artistes et des intellectuels, et de raconter le siècle à travers ce prisme-là. Aragon, Paul Eluard, Picasso, Malraux, Matisse, Max Jacob, quel casting !

**Dan Franck.** - Je ne voulais pas faire un livre d'historien, mais je voulais raconter des faits authentiques. Du coup, j'ai tout traité avec la technique du roman. J'ai absorbé les textes des historiens, les témoignages, les documents, tout ça, et j'ai fait ma propre sauce.

**BibliObs.** - «Bohèmes», c'est le début du siècle, «Libertad !» c'est la guerre d'Espagne, «Minuit» c'est la guerre de 40. Y aura-t-il une suite?

**Dan Franck.** - J'y songe. Le volume 4 sera «Saint-Germain-des-Prés»...

**BibliObs.** - J'imagine que le travail de documentation est colossal...

**Dan Franck.** - Oui. Chaque volume, on en sort épuisé. D'abord, parce qu'on ne lit que des livres sur le sujet concerné pendant deux ou trois ans. Rien d'autre. J'ai dû lire 600 livres d'affilée...

**BibliObs.** - Au fil des trois livres, la politique entre en jeu de plus en plus. Les artistes et les intellectuels se mêlent de plus en plus de ce qui se passe autour d'eux...

**Dan Franck.** - En effet. Quand on prend Picasso en 1903 ou Cocteau dans sa jeunesse, il n'y a pas de politique, alors. Le surréalisme apporte, dans l'entre-deux guerres, des échos politiques. Au départ, quand les anars tirent des coups de pistolet dans la rue ou que Jarry fait de la provocation, ça n'a pas grande portée. Du comportement libertaire du début du siècle, on passe au voyage en Allemagne pendant la guerre... Plus on avance dans l'époque, plus le rôle des intellectuels est important. Les peintres restent un peu en arrière, sauf avec des exemples comme «Guernica». Les cinéastes, eux, ne se signalent ni par un collaborationnisme particulier ni par une opposition marquée. En fait, je

constate que ce sont les écrivains qui prennent le train de la politique. Ce sont eux qui s'engagent le plus. Dès qu'il y a de l'écrit, ça change. Les passions deviennent fortes. C'est René Char faisant exploser la maison de Giono, parce que ce dernier est un pacifiste...

**BibliObs.** - *Un autre trait frappant est la lâcheté - disons la passivité - de beaucoup d'intellectuels pendant l'Occupation.*

**Dan Franck.** - Il y a eu des cas d'héroïsme admirable, mais, en effet, les intellectuels ont eu du mal à jouer leur rôle, pendant la guerre de 40. Les poètes, les écrivains, y compris Guitry et Cocteau, ont eu trois voies : soit ils résistaient, les armes à la main, comme René Char. Soit ils résistaient avec leur plume : Eluard, Roger Vailland, Aragon... Soit ils se taisaient et continuaient, comme Sartre et Simone de Beauvoir.

**BibliObs.** - *Il y a aussi les collabos, les vrais...*

**Dan Franck.** - *Oui, des gens comme Brasillach, Maurice Sachs, Rebatet... Ceux-là, je n'en parle presque pas, car c'est un écoeurement total. La nausée.*

**BibliObs.** - *Et il y a Jean Paulhan, un cas tout à fait à part...*

**Dan Franck.** - Oui, il a réussi ce tour de force d'être l'un des premiers Résistants et, en même temps, à s'adapter aux conditions imposées par les Allemands. Il me rappelle Desnos, qui travaillait à la radio et, en même temps, faisait de la résistance... Il voulait faire vivre sa Youki, dont il était amoureux et, secrètement, combattait les nazis. Personne ne le savait. Autre héros : Marc Bloch, l'auteur de «l'Etrange défaite», fusillé. Mais, pour revenir à Paulhan, c'était un personnage. C'est lui qui racontait cette histoire sur «l'Etre et le Néant» de Sartre, dont, disait-il, les ménagères se servaient pour la pesée des légumes, car le bouquin faisait exactement 1 kg. Génial, non?

**BibliObs.** - *Le plus stupéfiant, quand même, c'est que pendant des mois, les Allemands étaient en petit nombre. Sans l'aide de l'Etat Français, ils n'auraient pas pu tenir la France, car ils n'étaient que 30000... La Collaboration leur était absolument nécessaire...*

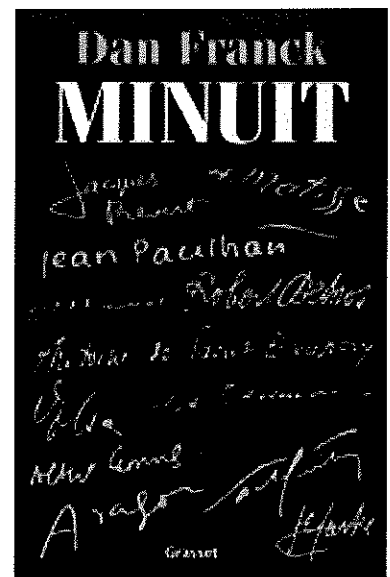
**Dan Franck.** - Oui. Encore une fois, dans «Minuit», je ne me suis pas appesanti là-dessus, j'ai vraiment du mal à me plonger dans cette fange. De même, je n'ai pas traité l'Épuration. Trop sinistre. Car tous les hommes qui ont été formidables pendant la guerre, comme Aragon, changent de casquette en 1945, et sont moins formidables. Aragon, avant et après la guerre, a été détestable. Mais pendant la guerre, il a été irréprochable. L'Épuration, c'est une époque où les combattants deviennent des juges, et, souvent, ces juges sont très staliniens. Il faut dire qu'à cette époque, le PC attendait l'ordre de Moscou pour prendre le pouvoir en France. Par chance, cet ordre, Staline ne l'a jamais donné...

**BibliObs.** - *Dès le début de la guerre, les intellectuels ont filé en masse dans le Midi, et ont été frappés d'aboulie, vous le décrivez très bien.*

**Dan Franck.** - Il y avait, dans le Midi, une colonie d'artistes allemands, comme Max Ernst, Franz Werfel, qui attendaient soit qu'on les arrête soit qu'on les autorise à partir. Le Midi était l'entonnoir de l'Europe. Et il y avait les Français, comme Breton, qui restaient dans l'expectative. Breton était resté sur l'effondrement de la guerre de 14-18, il était anti-guerre, comme Henri Jeanson. Il ne voudra jamais s'engager dans cette affaire-là, contrairement à Aragon ou Benjamin Péret.

**BibliObs.** - *Et Cocteau, Guitry?*

**Dan Franck.** - Ils n'ont pas collaboré. Mais ils étaient mondains. Etre mondain en 1943, c'est déjà mettre le doigt dans l'engrenage. Cocteau, homosexuel, drogué, défenseur de Jean Genet, haï par Vichy, n'hésitait pas à téléphoner à Arno Breker pour faire jouer ses pièces. Et Cocteau a écrit ce «Salut à Arno Breker» en mai 1942, texte abject. N'oublions pas Claudel qui écrit une «Ode à Pétain» ! En revanche, Picasso, qui a mené une vie très agréable pendant la guerre, ne s'est pas commis avec les Allemands. Il n'a pas salué Pétain ou Arno Breker. Il n'a pas été indigne.



**BibliObs.** - *On découvre, dans «Minuit», que la classe des intellectuels, comme telle, a failli à l'époque de Hitler, comme elle a failli à l'époque de Staline, comme elle a failli à l'époque de Mao, comme elle a failli à l'époque de Khmers rouges.*

**Dan Franck.** - C'est vrai en tant que groupe. Mais, au sein de ce groupe, il y a des comportements individuels qui sont formidables. Mon principe a été ne pas les juger, de ne donner que les faits...

**BibliObs.** - *On sent quand même un mépris pour ceux qui se sont couchés...*

**Dan Franck.** - **Impossible de les ignorer. Jouhandeau a été ignoble, Céline a été ignoble, Brasillach n'en parlons pas, et des gens comme Alphonse de Chateaubriant, c'est affreux.** Un autre fait qui m'a frappé, c'est que tous les gens qui faisaient partie des comités antifascistes dans les années 30, n'apparaissent plus nulle part dans les années 40. Gide, bon, il était vieux et usé, il n'avait plus envie de lutter, d'accord. Mais Malraux ! Cet homme qui, après la guerre, s'est fabriqué une image d'immense Résistant, il n'a en fait pris le maquis qu'en 1944, quand le vent a tourné pour les Allemands ! Dans «Libertad !», je l'aimais bien. Dans «Minuit», beaucoup moins. Pendant la guerre, que fait-il ? Il vit avec Josette Clotis, il n'est pas très sympa avec Clara, qui est juive et menacée, et, à la fin de la guerre, il se met dans la roue de Hemingway...

**BibliObs.** - *Il y a aussi ceux qui étaient usés, qui n'en pouvaient plus.*

**Dan Franck.** - Victor Serge, qui a survécu à tant de saloperies, qui a vu la trahison de la Révolution, n'en peut plus. Il quitte l'Europe pendant la guerre. Ou Arthur Koestler, pareil, il est épuisé, il en a tellement vu... Prison, Palestine, Espagne, Komintern, condamné à mort, etc. Il baisse les bras.

**BibliObs.** - *Le Pacte Hitler-Staline a eu un effet désastreux, non ?*

**Dan Franck.** - Toute la génération des artistes et des intellectuels a été cassée par ce pacte. Cet accord, pour eux, était incompréhensible et injustifiable. Dans «Bohèmes», ils étaient anars. Dans «Libertad!», ils découvrent le communisme, ils se mettent à espérer. Dans «Minuit», ils déchantent. Ils sont écrasés. Ils n'ont pas réussi à sauver la République Espagnole, ils ont vu le Front Populaire échouer, ils voient la trahison de Staline, ils sont découragés.

**BibliObs.** - *On relève dans votre livre que peu d'intellectuels, aussi, ont combattu l'antisémitisme.*

**Dan Franck.** - L'antisémitisme, avant guerre, était très répandu dans la société française. Le nazisme a pris le relais, en plus virulent. Ah, le sommet, c'est Jouhandeau qui s'empporte contre le péril juif, et il y a des relents antisémites dans les textes de beaucoup d'écrivains français, alors... Même chez un homme que j'admire, comme Desnos, il y a des phrases déplaisantes.

**BibliObs.** - *Le milieu de l'édition ne sort pas grandi de votre livre...*

**Dan Franck.** - Les éditeurs ont été crasseux. Heureusement, il y a eu les éditions de Minuit, pour l'honneur.

**BibliObs.** - *Les grandes figures de ces années-là, pour vous ?*

**Dan Franck.** - Jean Prévost, René Char, Robert Desnos, Guéhenno.

**BibliObs.** - *Quels sont les livres que vous recommandez, sur cette période ?*

**Dan Franck.** - Le «Journal 1940-1950» de Galtier-Boissière et «le Glaive et le Fourreau», les mémoires de Gustav Regler. Le premier commente les lois juives (on reconnaît un Juif au fait qu'il a trois grands-parents juifs) en demandant : «*Comment reconnaît-on un hanneton ? Il a trois grands-parents hannetons.*» Et le second a été commissaire politique en Espagne, ami d'Arthur Koestler, traqué par le Troisième Reich. Son livre est un témoignage irremplaçable sur cette époque.

*Je suis Partout* (JSP), le nom maudit... ou tout du moins mal connu. On a tous, en général, des idées sur ce qu'était ce fameux journal « collaborationniste » à la réputation sulfureuse; on a parfois lu quelques articles ici et là mais pas de quoi, je pense, se faire une idée très précise sur cette aventure de presse française à la sauce fasciste... La présente anthologie de textes parus sur 12 ans est donc une excellente introduction en la matière. En effet, le choix des articles reproduits ici diverge tant par les sujets que par les auteurs, ce qui permet d'obtenir un aperçu assez général de ce que fut JSP.

Le ton de nombre d'articles du présent recueil sera considéré comme radical voire violent. Oui, *Je suis Partout* était un journal de conviction où l'on ne mâchait pas ses mots et où l'on revendiquait haut et fort les étiquettes de fasciste, de nationaliste, d'antisémite ou d'anti-maçon. C'est l'époque. Tous les contributeurs de JSP n'avaient pas forcément les mêmes parcours ou idées sur tout, même si tous partageaient antisémitisme et anti-bolchevisme. En tout cas, les noms de Lucien Rebatet, Pierre-Antoine Cousteau, Robert Brasillach, Georges Blond ou encore Alain Laubreaux en disent suffisamment... En plus de nombre d'articles des précités, on trouvera dans cette anthologie énormément d'articles écrits par des collaborateurs occasionnels, dont certains de renom: Abel Bonnard (alors membre de l'Académie française) ou encore Pierre Drieu La Rochelle... C'est dire la qualité générale de tous ces papiers où l'on trouve une langue française riche, imagée et souvent savoureuse. Vous avez donc droit ici à environ 80 articles du journal, soit 650 pages pour la somme très raisonnable de 30 euros.

1932-1944. 12 années durant lesquelles JSP évoluera ; que cela soit politiquement ou au niveau de l'équipe de rédaction. On pourrait déjà distinguer les deux grandes périodes du journal: l'avant guerre et les années 1941-1944 (Et dans celles-ci, le tournant de 1943 qui voit le départ de Brasillach du journal; celui-ci devenant en plus en plus radical aux mains de Rebatet et de Cousteau). Pour un historique plus complet, le lecteur se reportera à l'émission consacrée par Méridien Zéro à JSP (Emission n°95).

*Je suis Partout* était bien sûr avant tout un journal politique d'opinion, traitant de l'actualité nationale et internationale. Nationaliste français et maurrassien puis de plus en plus fasciste, voire national-socialiste en 1943-1944. Les ennemis sont tout désignés: la démocratie parlementaire, la république et ses serviteurs qui trahissent la France, toute la clique des ennemis intérieurs de la France -socialistes, communistes, antifascistes...-, les tièdes -bourgeois (pas au sens de classe sociale mais d'esprit bourgeois précise Rebatet) et réactionnaires-, les juifs etc. Avec la guerre, la liste s'allongera à différents "traîtres" tels les gaullistes ou ce "haut clergé oublieux, ingrat et infidèle au point de travailler pour l'étranger". Bref, JSP est "en guerre avec tout le monde" pour reprendre quelques mots de Philippe d'Hughes, préfacier de cette anthologie. Robert Brasillach fait quant à lui, en septembre 1942, la liste des "sept internationales contre la patrie": communiste, socialiste, juive, catholique, protestante, maçonnique et financière. L'éditeur, Auda Isarn, a eu d'ailleurs la bonne idée de reproduire plusieurs caricatures, notamment de Ralph Soupault, qui illustrent bien la manière dont on représentait tous ces ennemis... Parmi les textes les plus corrosifs, on trouvera évidemment ceux, extrêmement politiquement incorrects, du grand Rebatet (qui, pour certains d'entre eux, avaient déjà été édités il y a quelques années dans des recueils d'articles dont le tirage était resté assez limité). On mentionnera par exemple son fameux article de 1941 sur Marseille, "la ville la plus malhonnête de France" pour reprendre ses mots ou encore « Le fait juif » de 1944.

Ne réduire le journal qu'à cela serait toutefois stupide et cette anthologie permet justement à tout un chacun de se faire une réelle idée du contenu du célèbre hebdomadaire: à côté des textes politiques, se trouvaient des articles aux visées plus idéologiques mais également nombre de papiers culturels (allant des chroniques littéraires aux considérations historiques en passant par toutes sortes d'articles traitant qui de patrimoine, qui de tourisme).

Autre grand attrait du journal: ses reportages ou l'évocation d'épisodes de la guerre par des témoins directs. Les "choses vues" sont de premier intérêt, on suit ainsi les journalistes de JSP en Allemagne (1936, à l'occasion du congrès de Nuremberg; en 1941; en 1943), dans l'Espagne en guerre (1938), à Katyn en 1943 etc. Le journal, durant la guerre, se souciait toujours grandement du sort des prisonniers français et on trouvera notamment dans ce volume un bel article de Robert Brasillach contant ses souvenirs de captivité. JSP était aussi célèbre pour ses rubriques sur le cinéma et la musique et les romans publiés en feuilletons (par René Barjavel ou d'autres). Cette formule

politique/culture assura le grand succès du journal qui tirait ainsi plus de 300.000 exemplaires en 1944, à l'aube de la "libération".

Si les articles des années 30 ont toute leur place (on y voit l'intérêt du journal pour les différents fascismes européens), ceux datant des années 1941-1944 me semblent de premier intérêt car on y voit l'évolution du regard porté sur les événements de cette époque vécue alors à JSP comme charnière. On retrouve l'atmosphère d'alors qui est décrite par l'un des rédacteurs du journal, fin 1941, comme une "sorte de cataclysme historique" car on a "l'impression d'assister à l'écroulement de tout un monde de valeurs et d'habitudes, et de voir s'édifier peu à peu sous nos yeux une société nouvelle, de nouvelles façons de vivre et de sentir". L'Allemagne nouvelle? C'est, pour François Dauture, "un motif d'espérer et un enseignement exaltant". Rebatet, en 1943, dans un article titré « L'espérance est fasciste » déclare quand à lui: "Si c'est justement à sa trop grande latinité qu'a tenu la faiblesse du fascisme italien, eh bien! Disons: "l'espérance est national-socialiste". A partir de 1943-1944, la situation paraissant de plus en plus difficile pour l'Allemagne et pour l'Europe tant espérée, le journal se veut jusqu'au boutiste et ne fait que renforcer sa virulence à tous égards, les textes de Lucien Rebatet en témoignant mieux que n'importe quel discours. Pour l'auteur des *Décombres*, le national-socialisme, c'est "la révolution juste, nécessaire, la seule qui puisse sauver l'Europe et lui rendre son équilibre".

Et sur la situation de la France? Que trouve-t-on? La défaite de 1940 est une expérience amère mais la politique de collaboration avec l'Allemagne laisse entrevoir des lendemains bien plus radieux que ceux qu'incarnait la république déchue qui a amené la France au désastre. En 1941, Robert Brasillach souligne bien un accord de principe sur la Révolution Nationale. Cela n'empêche pas *Je suis Partout* de dire ce qu'il pense réellement de celle-ci et de critiquer la mollesse et tous les (nombreux) travers d'icelle. Le même Brasillach, en octobre 1941, déclare ainsi, un an après Montoire: "Montoire n'était pas seulement le symbole de cette réconciliation, pas seulement l'espérance de la prochaine liberté. C'était aussi le symbole que beaucoup de choses allaient changer en France et que la justice, en particulier, serait faite". Déçu par un an de politique française, il déclare encore: "Nous voulons seulement espérer notre espérance, c'est de voir préciser les directives de l'an passé". La déception de l'équipe de JSP sur la situation politique française ne fera que se renforcer, celle-ci se positionnant nettement pour un fascisme à la française qu'on ne retrouvait pas à Vichy. Fin 1943, Pierre-Antoine Cousteau profite ainsi de ses articles pour fustiger très violemment le régime de Vichy auquel est reproché de ne pas être fasciste et de n'avoir pas collaboré avec les réels fascistes français qui, eux, voulaient vraiment utiliser le pouvoir pour faire quelque chose de grand, de neuf. La Révolution Nationale a été faite, dit-il, par une clique d'anciens notables de la IIIe république et non pas par les authentiques fascistes français. Cela explique: "Tous les balbutiements. Tous les ratages. Toutes les extravagances. Toutes les trahisons.". D'ailleurs, pour Pierre-Antoine Cousteau, il n'y a pas que Vichy qui est en faute mais également les Français qui ne savent pas ce qu'ils veulent et qui agissent comme un troupeau hébété qui n'a que faire de ceux qui ont tenté de l'éveiller, à l'image de Céline ou de Rebatet. Cependant, ajoute PAC, "Le reproche que l'on pourrait faire à Céline et à Rebatet, ce serait d'avoir surestimé la France, d'avoir trop fait confiance aux facultés de ce malheureux pays. Tout ce que nous voyons chaque jour -il suffit d'ouvrir les yeux- dépasse les peintures les plus sombres des deux visionnaires. (...) neuf français sur dix se comportent quotidiennement comme si *de jure*, ils avaient droit à l'étoile". Avec les articles de la dernière période de JSP (1943/1944) on comprend justement "en direct" que toute l'espérance qui avait été mise dans le rêve d'un nouveau monde était peu à peu mise à mal au regard de la guerre qui ne prenait pas la direction voulue (notons cependant qu'à l'image de Rebatet, plusieurs journalistes de JSP crurent en la victoire finale de l'Allemagne jusqu'à l'exil à Sigmaringen). L'amertume se mêle alors à la réaffirmation totale du journal en ses idéaux et ce, malgré toutes les difficultés du moment, chaque jour plus nombreuses (situation intérieure en France, menaces de mort sur les rédacteurs...). La fidélité à leur engagement fasciste était, pour les journalistes de JSP, une réalité à toute épreuve. Ils pouvaient affirmer effectivement en 1944: "Nous ne sommes pas des dégonflés".

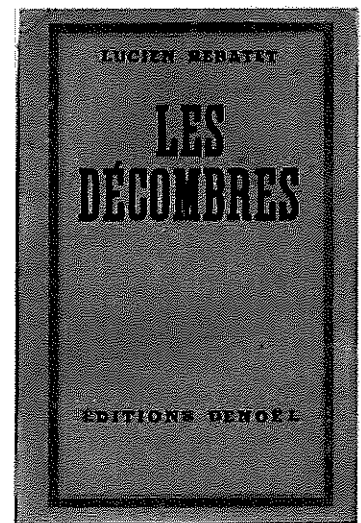
Rüdiger, blog *Cercle Non Conforme*, 5 juillet 2012

## Lucien Rebatet, Les mémoires d'un fasciste II (1941-1947), Pauvert, 1976.

Lucien Rebatet, qu'on a déjà mis à l'honneur sur ce blog (Chroniques de *Je Suis Partout* et de *Dialogue de vaincus*), a laissé, avec son livre *Les Décombres*, paru en 1942 et plus grosse vente sous l'occupation, un témoignage irremplaçable sur les années 1938-1940. Ce livre, dans une version expurgée, fut réédité dans les années 1970 sous le nom *Les mémoires d'un fasciste I. Les mémoires d'un fasciste II* sont donc la suite des *Décombres* et couvrent les années 1941-1947. Ils sont constitués des mémoires proprement dits qui vont de 1941 à 1944 (Rebatet mourut sans les avoir menés à terme) et de fragments de textes inédits ou non ainsi que d'un article rédigé en 1953.

Comme dans les *Décombres*, Rebatet mêle l'actualité du moment, ses opinions et ses souvenirs personnels. On le trouve, début 1941, assez peu charmé par l'idée de collaboration. Comme beaucoup, c'est la déclaration de la guerre à l'URSS par l'Allemagne qui le fait entièrement changer d'avis. A cette époque, à la différence de **Brasillach**, très attaché au Maréchal Pétain, l'auteur se sent proche de Marcel Déat et vitupère déjà rageusement contre Vichy, son gouvernement composé d'« hypocrites bourgeois » et ses clans représentant tout ce qu'il déteste : les « anglomanes, agents des banques, prélats » etc. Pourquoi collaborer, Rebatet l'explique : « Pourquoi nous affirmions-nous fascistes ? Parce que nous avons pris en horreur la démocratie parlementaire, son hypocrisie, son impéritie, ses lâchetés (...) le fascisme représentait le mouvement, la révolution, l'avenir (...) Nous voulions le parti unique, abolissant les sectes politiciennes, le contrôle rigoureux ou l'étatisation des banques d'affaires, la défense des ouvriers et des employés contre l'inhumaine rapacité du capitalisme (...) Nous n'étions pas des convertis par opportunisme. Nous avons déjà choisi nos couleurs dix ans plus tôt (...) Il se trouvait que nos vainqueurs vivaient sous un régime fasciste, ce qui raccourcissait les distances entre eux et nous »

Partagé entre Paris et son village natal de Moras, dans la Drôme, Lucien Rebatet décrit sa vie, ses activités, ses rencontres. En premier lieu, la publication des *Décombres* qui est un succès retentissant, son travail de journaliste politique et de critique et surtout sa passion pour la littérature. Il commence en effet à cette époque à rédiger ce qui deviendra *Les deux étendards*. Ce manuscrit qui grossit de mois en mois est sa principale obsession et il y travaille le plus possible. A certains moments, sa littérature devient en effet sa « seule passion », sa « seule ambition ». Comme dans les *Décombres*, nous avons droit à très nombreux portraits et anecdotes. Celles-ci concernent aussi bien les partis politiques de l'époque que des figures plus ou moins connues, toujours croquées avec talent. L'image de mystique un peu fou donnée à Alphonse de Châteaubriant, directeur du journal *La Gerbe*, est ainsi délicieuse. Céline est désigné comme « notre prophète », Mussolini, quant à lui, est « notre patron ». Les amis et collègues de Rebatet ne sont pas oubliés eux non plus : **Brasillach**, Cousteau, Lesca, Lambreaux...

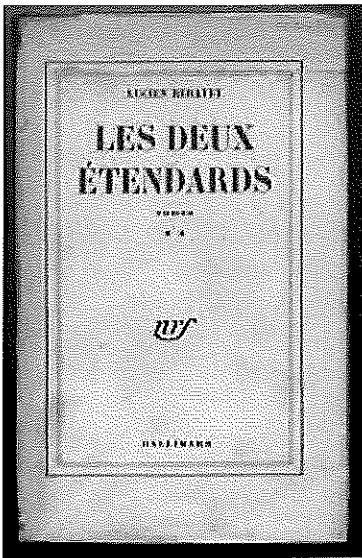


C'est à partir de 1943 que les choses se corsent : le Reich n'est plus invincible. Stalingrad est « la plus lourde défaite de l'Occident ». A *Je suis partout*, on commence à discuter de l'avenir du journal, ce qui aboutira au départ de **Brasillach**, ami cher de l'auteur, et à la reprise de l'hebdomadaire par ce dernier et Cousteau. La situation se dégrade pour l'axe et 1944 s'annonce mal. Les revers militaires s'intensifient et, en France, les maquis agissent de plus en plus. Face à leurs pillages et assassinats, il déclare ainsi que « la mollesse de la répression nous indignait ». La situation intérieure change et les collaborateurs voient que le vent a tourné inéluctablement. Philippe Henriot et d'autres sont assassinés. On reçoit des menaces de mort. On sent que certains attendent de se venger. A Paris, on commence donc à sérieusement douter pour sa vie tandis que le débarquement et ses suites n'apportent aucune nouvelle de nature à changer la donne. Le 18 août 1944, ce sera finalement le départ vers Allemagne où Rebatet et sa femme Véronique, au



terme d'un épique voyage en compagnie de nombre de grandes figures de la collaboration, arriveront à Sigmaringen, siège du gouvernement français en exil.

Si Rebatet n'est pas resté en France, comme **Brasillach** par exemple, c'est pour deux raisons : il se doutait bien qu'on ne lui pardonnerait pas bien des choses (Le dernier éditorial qu'il avait signé pour *Je suis partout* avait encore pour titre « L'espérance est nationale-socialiste »...) et, de plus, il n'envisageait pas une seule seconde la vie clandestine. Pour reprendre ses mots : « Je n'avais pas la moindre aptitude physique ou morale à la clandestinité ». La fuite en Allemagne est toutefois ressentie par celui-ci comme une énorme humiliation, « la plus terrible catastrophe de mon existence ». C'est abandonner son pays, sa famille, ses biens personnels (dont sa collection de disques et de livres à laquelle cet amoureux de l'art tenait énormément). C'est faire le bilan d'un engagement : « Mon choix n'a rien eu de vil : la collaboration d'abord pour épargner à mon pays les pires conséquences de la défaite que nous avions prévue, ouvrage de nos pires ennemis les antifascistes de tout poil, ensuite par horreur du bolchevisme. Je n'ai brigué aucune place. J'ai gagné de l'argent uniquement par ma plume, pour défendre ce que je croyais vrai... ». Rebatet en veut aux Allemands qui perdent la guerre car « ils n'ont ni voulu ni su prendre la tête de la révolution fasciste en Europe, de l'Ukraine à la Bretagne ».



Une fois en Allemagne, à Sigmaringen, Rebatet retrouve tout le petit monde de la collaboration qui le fatigue de plus en plus. Ne voulant pas participer à « cette parodie » de gouvernement français ni de près, ni de loin, il voyage un temps dans l'Allemagne en guerre. Il y voit les bombardements meurtriers des alliés, assiste aux destructions massives de ceux-ci et est frappé par le courage des Allemands qui les subissent. Il s'arrête un temps pour travailler au monastère de l'ordre noir d'Hildesheim (Episode évoqué par Saint-Loup dans *Götterdämmerung*). Cette collaboration restera infructueuse mais Rebatet se félicite d'y avoir rencontré les « nationaux-socialistes les mieux dégagés du pangermanisme, les plus conscients de la mission européenne du fascisme ». Son retour à Sigmaringen lui donne l'occasion de continuer son roman mais également de brosser un superbe portrait de Louis-Ferdinand Céline qui est, lui aussi, arrivé dans cette « Colonie française » en novembre 1944. L'auteur de *Mort à crédit* détone dès son arrivée par son allure plus que négligée qui ne fait qu'étonner ceux qui le voient comme « l'écrivain fasciste, le prophète génial ».

Du portrait haut en couleurs laissé par Lucien Rebatet, voici quelques phrases: « La mansuétude de tous les officiers allemands était acquise à Céline. Et il la fallait très large, pour qu'ils pussent fermer leurs oreilles à ses sarcasmes. Car Louis-Ferdinand était bien le plus intolérant, le plus mal embouché de tous les hôtes forcés du Reich ».

Le 8 mai 1945, Lucien Rebatet se constitue prisonnier en Allemagne. Il a réussi à sauver le manuscrit des *Deux étendards* en le confiant à sa femme. Emprisonné à Fresnes, il est condamné à mort le 23 novembre 1946 en même temps que Pierre-Antoine Cousteau mais sera finalement gracié quelques mois après. C'est l'évocation de cette période de prison qui constitue la fin de l'ouvrage. Cette partie reprend un article de 1953 paru dans le *Crapouillot* : « On ne fusille pas le dimanche ».

Cette suite des *Décombres* est un autre témoignage capital sur ces années qui virent basculer le destin de la France et de l'Europe. On regrette que ce livre, paru en 1976, soit difficile à trouver ; il mériterait bien une réédition tant pour sa matière que pour l'indéniable talent de plume de son auteur.

Rüdiger, blog *Cercle Non Conforme*, 27 septembre 2012

### Henry de Monfreid

Immortalisé par Hergé dans *Tintin et les Cigares du Pharaon* dans son rôle de capitaine de navire trafiquant d'armes, Henry de Monfreid jouit d'une triste réputation, ce qui rend d'autant plus plaisant le portrait qu'en dresse cette fois notre fidèle ARB, Francis Bergeron. Trafiquant d'armes, de drogue, et même dit-on d'esclaves, coureur de jupon (ou de hijab ou de pagne selon les latitudes), franc-maçon (ce qui ne l'empêcha pas de s'opposer à une administration coloniale totalement sous la coupe de l'aile gauche de la maçonnerie), converti à l'Islam (qu'il qualifiera cependant de religion sans morale pour peuplades arriérées), menteur, escroc... Mais outre un talent littéraire certain, ce Tartarin qui aurait vraiment tué des lions avait du chat la capacité de retomber toujours sur ses pattes, bénédiction de « l'homme blanc » capable, *urbi et orbi*, de triompher de toute adversité, qu'elle soit humaine ou matérielle. Et sa manie d'enjoliver sa vie n'est-elle pas atavique, sa grand-mère ayant changé son identité roturière (Marguerite Barrière) en une plus conforme à ses aspirations nobiliaires (Caroline de Monfreid) ?

On note également qu'il se fit espion pendant la Première Guerre Mondiale, espionnant les Anglais pour le compte des Turcs et les Turcs pour le compte des Français. Interdit de séjour en Abyssinie par le Négus alors qu'il amena pour la première fois l'électricité dans un village éthiopien, il fut arrêté par les Anglais pour ses sympathies mussoliniennes, s'évada, faillit se faire dévorer par les Mau-Mau, fut repris, avant de rentrer en France et de s'éteindre à 95 ans, lui que l'on disait tuberculeux...

A noter en fin de livre un florilège des citations très politiquement incorrectes sur le plan de l'égalité des races, mais que la suite de l'histoire ne manquèrent pas de confirmer.

Francis Bergeron, *Monfreid*, Collection « Qui suis-je ? », Pardès, 2009

### Saint-Loup

Saint-Loup, Marc Augier à l'état civil, fut dans la lignée des écrivains aventuriers, comme Henry de Monfreid (cf. supra). Motard d'exception (il fut le premier à traverser la Principauté d'Andorre avec un véhicule motorisé), il participa à la création des auberges de jeunesse, fut Lieutenant dans les Waffen-SS et lieutenant-colonel dans l'armée argentine, avant d'écrire de nombreux livres où se mêlèrent devoir de mémoire, amour de la montagne et une exaltation très nietzschéenne du surhomme.

Brasillach est cité (p. 43) lorsqu'est évoqué le courage de la maison d'édition Plon qui ose rééditer les proscrits de 1944 tels Robert Poulet, André Thérive, Maurice-Yvan Sicard (Saint-Paulien) ou encore Henri Béraud.

Bardèche est également mentionné (p. 77) pour la recension du roman *Les Volontaires* qu'il fit dans *Défense de l'Occident* en septembre 1963 : « Nous recommandons vivement à nos lecteurs ce livre objectif et pittoresque qui, non seulement rend justice pour la première fois à ceux qui composèrent la légion des volontaires anti-bolcheviques, mais qui est en même temps une des contributions les plus vivantes et les plus vraies à l'histoire de la Seconde Guerre Mondiale »

Il sera rappelé pour mémoire, l'attaque du colloque Saint-Loup en avril 1989 par les nervis du Bétar (qui avaient oublié que leurs fondateurs avaient été du même bord que Saint-Loup lors de la Seconde Guerre Mondiale), sous la bienveillante attention d'Alain Léauthier, de *Libération* (aujourd'hui à *Marianne*), attaque qui entraîna l'invalidité permanente d'une vieille dame, mais surtout des peines dérisoires pour les auteurs.

Francis Bergeron, *Saint-Loup*, Collection « Qui suis-je ? », Pardès, 2010

**MUSIQUE : Sinweldi. La guerre, hygiène du monde.**

Très au fait de la planète *hard metal*, qui n'est peut-être pas la tasse de thé de tous nos lecteurs, la revue *Rébellion*, dans sa livraison de mai/juin 2014, consacre un article au groupe *Sinweldi*, qui comme beaucoup de formations de cette mouvance, délivre un message politiquement engagé et peu aimable sur « l'empire des commerçants ». Traversant les courants du folk au techno-industriel, *Sinweldi* n'hésite pas à convoquer pour ses chansons Paul Verlaine ou encore... **Robert Brasillach** (*Mon pays m'a fait mal*). Curieusement la discographie de ces troubles sonores n'est pas disponible à la FNAC (skulline.de)

**BD : L'AVIATRICE** (Borgers, Di Sano, Walthéry, éd. Paquet, 2014)



Les heures les plus sombres de notre histoire s'emparent toujours plus de pans entiers de notre univers culturel. Nous avons eu l'occasion d'y faire allusion. Cette fois, c'est une icône de la ligne claire franco-belge qui prête son nom, à défaut de sa plume, à *L'Aviatrice*, après 50 ans de carrière : François Walthéry, père de la sculpturale hôtesse de l'air Natacha, qui a sublimé l'Age d'Or du journal *Spirou*.

1935, une jeune aviatrice se lie d'amitié avec un mécano anarcho-libertaire et alcoolique à ses heures, qui, lors de ses délires éthyliques s'en prend à Maurras, l'Action Française, les Croix de Feu et d'innomés Fachos dans l'ombre de Brasillach... Ou quand Papy Walthéry fait de la Résistance... Rendez-nous Natacha !

**CHARLIE-HEBDO : amputé du gros de ses troupes, il n'oublie pas Brasillach !**

CH 1179 - 25.11.2015 p. 12  
**RETOUR SUR L'INCENDIE CHEZ LE PEN**



# Les écrivains rebelles Marc-Edouard Nabe

Les "anciens" se souviennent de Marcel Zannini, ce trompettiste de jazz qui devint célèbre pour son interprétation du tube brésilien de Wilson Simonal *Nem vem que não tem, Tu veux ou tu veux pas ?* Il remporta un énorme succès et Zannini devient célèbre, avec sa petite moustache, son bob et ses lunettes. Son fils est Alain Marc Edouard Zannini, né le 27 décembre 1958 à Marseille. Il choisit comme pseudo Marc-Edouard Nabe et s'illustra, avec un vrai talent, dans le domaine de la guitare rythmique et du jazz. Mais Marc-Edouard est avant tout un écrivain. Un écrivain de talent. Son premier livre, *Au régal des vermines*, crée le scandale. Il exprime son admiration pour Céline, Suarès, Rebatet et Léon Bloy. Il y parle de l'homosexualité, de la femme, des Juifs et du racisme. Invité par Bernard Pivot à son émission littéraire "Apostrophes", il est violemment agressé par Georges-Marc Benhamou qui s'était sournoisement introduit sur le plateau : plusieurs coups de poing au visage de l'écrivain... Certes, Marc-Edouard Nabe s'était quelque peu lâché, déclarant : « *La Licra,*

*vous savez ce que c'est ? Ce sont de gens qui se servent du monceau de cadavres d'Auschwitz comme du fumier pour faire fructifier leur fortune* ». Il fut assigné par la Licra en justice pour « incitation à la haine raciale » mais gagna son procès. Il participa à l'épopée de *L'Idiot international* de Jean-Edern Hallier où il s'en prit, sans retenue à Elisabeth Badinter, Serge Gainsbourg ou l'abbé Pierre. Etonnant personnage...



Voici ce que dit de lui Bruno de Cessole dans son livre, *Le défilé des réfractaires* : « *Se créer délibérément des ennemis, les choisir de préférence puissants et implacables, voilà une volupté à laquelle une âme fière ne résiste pas.* » Et Cessole de rajouter : « *C'est à un personnage stendhalien, un Julien Sorel en plus âpre que Marc-Edouard Nabe a fait penser à ses débuts. Prendre aux cheveux la première occasion de querelle et, malgré la supériorité de l'adversaire, n'en pas démordre, tel était bien le défi relevé par Nabe avec Au Régal des vermines.* » Cet étonnant personnage, mélange de Brasillach et de Morand, écrit au lendemain des attentats du 11 septembre 2001 un pamphlet, *Une lueur d'espoir*. Il édite un journal, *La Vérité*, auquel Carlos collabore. Quelle chance d'incarner de son vivant l'écrivain maudit de sa génération ! Ce flamboyant martyr et paria des Lettres, qui se définit comme « *aussi plat, flou, médiocre, moche et honteux que ses hypocrites lecteurs* » a certes un ego totalement dilaté comme une montgolfière, un ombilic hypertrophié. Dieu, qu'il est insupportable ! Comme l'écrit Bruno de Cessole, « *Dès qu'il n'entend plus parler de lui, on imagine Marc-Edouard paniqué se précipiter chez son médecin pour vérifier s'il n'est pas atteint de surdité* ». En 2003, Nabe partait à Bagdad pour protester contre la guerre américaine. Le livre qu'il écrira à l'issue de son voyage, *Le printemps de feu*, sera très mal reçu en France par certains critiques. Pas avare de provocations, Nabe a publié en octobre 2011 un roman consacré à Strauss-Kahn, dont le titre est *L'enculé*. Ne reculant devant rien, il donna en 2012 une conférence à Lille en présence de Tarik Ramadan et défendit la légitimité des orientations d'Oussama Ben Laden. Le journaliste du *Nouvel Observateur*, Frédéric Ferney, avait écrit : « *Il est très naturel de ne pas aimer Nabe. On peut le trouver abject et même totalement dégueulasse. On peut aussi lui trouver des dons : le comparer à un virus ou à Attila* ». L'Attila en question, grand humaniste devant l'Eternel, avait osé ces propos : « *Depuis toujours, je suis raciste. J'espère que les Noirs vont finir par enculer les Blancs* » ; « *Les pédés, je les hais* » ; « *Je ne m'excite pas trop sur les attentats anti-sémites de ces dernières années : ce ne sont que des rots bruyants* »... Ce curieux personnage s'en prendra aussi, on se demande pourquoi, aux Aixois, déclarant : « *Tout Paris se fout de votre gueule, bande de ploucs !* » Les Aixois n'ont, paraît-il, pas franchement apprécié le compliment...

BERNARD GEORGE  
ROBERT  
BRASILLACH  
ÉCRIVAIN



Production  
Littéraire

R. S.

## Les maîtres de la Contre Révolution XXII-Pierre Gaxotte

**N**OUS nous sommes attardés dans nos derniers articles sur Charles Maurras et sur les amis qui s'acharnaient à le défendre contre ses adversaires, montrant combien ces derniers étaient de mauvaise foi ou ignoraient la réalité des choses politiques. Il nous faut maintenant passer à la seconde génération et rencontrer des hommes d'Action française plus jeunes qui, avec talent, surent montrer la pertinence toujours actuelle des idées maurrassiennes et contre-révolutionnaires. L'un d'eux est l'historien Pierre Gaxotte, ancien secrétaire de Maurras, que les plus anciens d'entre nous ont peut-être connu et qui s'appuie à la vérité sur l'histoire de France, car la vérité est contre-révolutionnaire...

Pierre Gaxotte naquit le 19 novembre 1895 à Revigny-sur-Ornain (Meuse). Brillant élève de l'École normale supérieure, il fut reçu premier à l'agrégation d'histoire en 1920. En 1917, l'éditeur Arthème Fayard le recommanda à Charles Maurras, lequel en fit son secrétaire particulier. Dès lors Pierre Gaxotte collabora régulièrement à *L'Action Française* tandis qu'à partir de 1924, il dirigea *Candidat*, où il voisinait notamment avec Lucien Dubech, Dominique Sordet, Abel Manouvrier. Grand admirateur de Maurras, il en a laissé quelques souvenirs : « On était pris d'abord par son regard, où rayonnaient l'intelligence, l'autorité, l'énergie, le courage, la bienveillance, une attention extrême et parfois la galaté, mais on était conquis aussi par sa jeunesse, son ardeur, son idéalisme... »

Parallèlement, il poursuivait une carrière à *Je suis Partout* comme directeur éditorialiste, mais les sympathies nettement marquées pour le fascisme de ses confrères (Robert Brasillach, Lucien Robetat, Maurice Bardèche) l'amènèrent à quitter ce journal en 1937.

En 1940, il continua à diriger un *Candidat* aussi agressif qu'aurefais, mais bientôt il ne dirigea plus que le journal humanitaire *Ric et Rac*. Après la Libération il abandonna tout militantisme politique et devint éditorialiste... au *Figaro*, activité qu'il mena de front avec ses travaux historiques, puis il fut élu à l'Académie française le 29 janvier 1953 au fauteuil de René Grousset, le même jour que le duc de Lévis-Mirepoix, lequel succédait à Maurras. Ami de Christian Dior, d'Henri Sanguet, de Max Jacob, de Jean Cocteau, de

Georges Dumézil, de Thierry Maulnier, de Jean Mistler, de Colette, Pierre Gaxotte laisse une œuvre historique substantielle dans la ligne d'Hippolyte Taine, publiée avant et après la Deuxième Guerre mondiale : *La Révolution française* (Fayard, 1928), *Le Siècle de Louis XV* (Fayard, 1933), *Frédéric II* (Fayard, 1938), *La France en face de l'Allemagne, articles, farinules et réflexions*, (1940), *La France de Louis XIV* (Hachette, 1946), *Histoire des Français* (Flammarion, 1951), *Histoire de France* (Hachette, 1960), *Histoire de l'Allemagne* (Flammarion, 1963), *L'Académie française* (Hachette, 1965), *Paris au XVIII<sup>e</sup> siècle* (Arthaud, 1968), *Louis XIV* (Flammarion, 1964), auxquels s'ajoutèrent des mémoires et des réflexions sur les temps contemporains : *Thèmes et variations* (Fayard, 1957, réédité sous le titre *Aujourd'hui* en 1965), *Mon village et moi* (Flammarion, 1968), *Le nouvel ingénieur* (Fayard, 1972), *Les autres et moi* (Flammarion 1975) : Il proposait dans ces œuvres une vision critique de la Révolution française, ainsi qu'une réhabilitation de Louis XV, jusqu'alors très décrié.

Décédé le 21 novembre 1982 à Paris dans son appartement de la rue Froidevaux surplombant le cimetière de Montparnasse, Pierre Gaxotte fut inhumé dans sa ville natale de Revigny-sur-Ornain.

### LA RÉVOLUTION N'ÉTAIT PAS FATALE

Nous nous intéresserons plus particulièrement à *La Révolution française* (1), qui est un livre indispensable pour libérer à tout jamais les esprits boundés par « l'école de la république ». Plus possible de voir dans la glorieuse Révolution dite française l'irrésistible mouvement de révolte de tout un peuple opprimé et de croire que les massacres de 1793 n'ont été que des bavures dans un élan sublime et spontané... Les faits sont connus, les textes abondent, les témoignages s'imprennent.

Pierre Gaxotte les a méticuleusement étudiés : dès la première édition de cet ouvrage en 1928, il fut salué par Léon Daudet comme « un livre-bombe » et la critique de l'événement de 1789 s'en trouva transformée, mais l'auteur, sans cesse à l'affût des progrès de la recherche, a retravaillé son texte et c'est

un livre amplement remanié et richement augmenté qui parut sous le même titre en 1962 chez Fayard dans la collection des Grandes Études historiques. Depuis lors si la science s'est encore enrichie, elle n'a nullement contredit les conclusions de Pierre Gaxotte.

À lui seul déjà, le premier chapitre, (tableau à la fois précis et très vivant des institutions monarchiques, envoyé dans les poubelles de l'Histoire toutes les idées reçues. D'abord il faut savoir que « ce n'est pas dans un pays épuisé mais dans un pays florissant et en plein essor qu'éclata la révolution ». Le pays le plus peuplé d'Europe respirait à pleins poulmons au rythme de ces républiques aristocratiques ou populaires que constituaient les provinces, les villes, les métiers et que fédérait, tout en respectant leurs usages, la personne du roi. Existait aussi depuis Louis XV les grands services publics « que Napoléon n'aura qu'à relever pour faire figure de créateur... L'enregistrement, le domaine, les hypothèques, l'administration des vingtièmes qui deviendra l'administration des Contributions directes, la Régie, les Postes, les Eaux et Forêts, les Ponts et Chaussées, les Mûnes : autant de corps dont la création et le perfectionnement doivent être en toute justice inscrits à l'actif des derniers Bourbons ».

Toutefois Gaxotte n'idéalise pas l'Ancien Régime ; certaines parties de l'édifice menaçaient ruine, d'autres, devenues pesantes, étaient ressenties comme inutiles et vexatoires tels les droits féodaux. Et surtout, si le pays était riche, l'État, lui, était pauvre ; la misère existait, quoique moins qu'ailleurs en Europe, mais le plus grave consistait en un système fiscal devenu aberrant dont beaucoup avaient des raisons de se plaindre mais que les privilégiés n'entendaient pas laisser réformer. Tel était le grand problème qui se posait à la monarchie ; il n'était nullement insoluble.

### CRISE INTELLECTUELLE ET MORALE

Seulement voilà : « une crise intellectuelle et morale » avait atteint « l'âme française jusqu'en ses profondeurs ». Là est le vrai drame du XVIII<sup>e</sup> siècle : « non dans la guerre, ni dans les journées de la Révolution, mais dans la dissolution et le retourne-

ment des idées. Émeutes et massacres n'en seront que la traduction éclatante et sanglante. Quand ils auront lieu, le mal sera depuis longtemps accompli »

Gaxotte expose la « doctrine révolutionnaire » dont Fénelon, en inspirant aux rois le dégoût de leur propre pouvoir, avait été le précurseur (« Le roi de Fénelon est condamné au Ciel et la guillotine après avoir, la main sur la conscience, fait le malheur de ses sujets et conduit son peuple à la défaite et à l'anarchie »). Ce fut ensuite la prédication individualiste des « Philo-



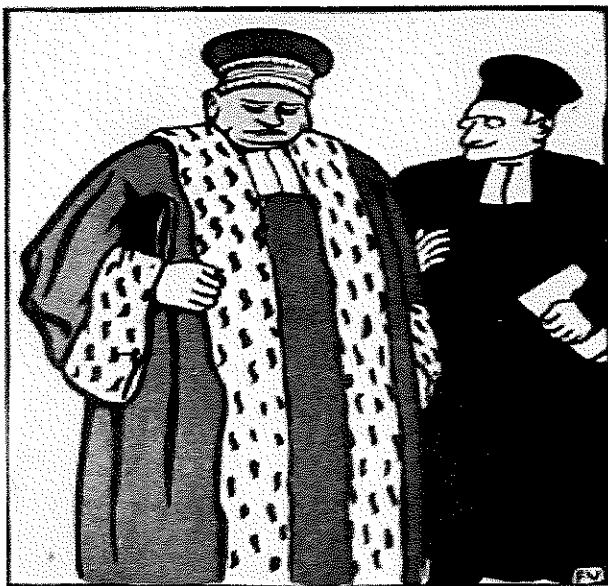
sophes", insistant le doute sur toutes les traditions, propagant le naturalisme et l'athéisme, se gargarisant d'abstractions et de formules déclamatoires, exaltant la vertu telle qu'elle devrait parler en chaque homme dépouillé de l'acquis de la civilisation et revenu au merveilleux « état de nature »... Il fallait en somme régénérer le citoyen, au besoin l'y contraindre car alors « sa mauvaise volonté est un crime contre la vertu ». Outre le fait que ces apprentis-sorciers justifiaient dès 1750 la Terreur de 1793-1794, Gaxotte, à la suite d'Hippolyte Taine, montre que ces « beaux esprits » étaient organisés : loges, sociétés littéraires, académies, plus tard les clubs fabriqués sans cesse des initiés inventant la dynamique de groupe et « faisant » l'opinion. Ainsi, bien vite, les détenteurs de l'autorité et jusqu'au roi lui-même se mirent à douter de l'utilité du commandement et, dès lors, la crise financière de l'État devint dès avant la Révolution, insoluble. Une réforme s'imposait ; on préféra l'aventure d'une révolution... Le mélange de prétentions archaïques chez les privilégiés et d'inepties philosophiques chez les intellectuels ne pouvait que devenir explosif. Dure réalité qui éclata dès l'ouverture des fameux États généraux où les représentants du peuple — des phraseurs, des idéologues, des hommes de salon, des avocats sans cause, des curés athées — émus hors des réalités vivantes, s'érigèrent bientôt en représentants de la « nation » face au roi qui en avait toujours été la tête, mirent en moins de six semaines tout l'édifice financier par terre. Ils avaient bien d'autres soucis en tête...

### L'ENCHAÎNEMENT DES CONSÉQUENCES

Les chapitres suivants, impeccablement charpentés, toujours précis, jamais rébarbatifs, ne font que révéler de 1789 à 1799 l'inevitable enchaînement des conséquences du dévergondage intellectuel et moral. De l'émeute en quelque sorte légitimée par le roi lui-même, lequel, par honte, se lia les mains en salueant le Paris révolté trois jours après le 14 juillet, aux déclamations sentimentales et larmoyantes des orateurs de la Constituante qui allaient devenir des bêtes assouffies de sang sous la Convention... Gaxotte, au rythme des Journées où s'entretraient les illusions, montre que la Terreur et ses atrocités ont été, non seulement en 1793 mais dès juillet 1789, le développement implacable des idéologies désincarnées ayant toute liberté pour fondre sur le peuple démoralisé dès lors que son protecteur naturel, le roi, était ligoté, paralysé, avant d'être immolé sur l'autel du peuple souverain. « Sur le grand peuple qui se tait, règne le petit peuple qui parle, les Jacobins. »

On lit et on relit ces pages sans jamais se lasser ; nous les recommandons tout spécialement aux étudiants. Elles sont un modèle de clarté, de concision, parfois d'ironie mordante car l'auteur ne craint pas de tremper sa plume dans l'encre de Voltaire (pour le style seulement, bien sûr...). Quand prit fin apparemment le cataclysme et que survint le 18 brumaire, début de la dictature napoléonienne visant à concilier le besoin (enfin revenu) d'autorité et l'idéologie démocratique, ce fut, dit Gaxotte, un « expédient de théoriciens aux abois ». C'est hélas sur cet expédient que la France essaie de vivre depuis plus de deux siècles, titubante et jamais satisfaite faute d'avoir eu le courage de chasser définitivement les idéologies mortelles et de revenir à son roi.

Michel FROMENTOUX.



— OUI, NOUS L'AVONS CONDAMNÉ À MORT... D'AILLEURS JE CROIS QU'IL EST COUPABLE  
Dessins de Valboton dans « Le Canard Sauvage ».

## Les poèmes de Fresnes plutôt que le « charlisme »

C'est une réédition opportune pour les soixante-dix ans de la mort du poète, un certain 6 février 1945. Les éditions des Cîmes nous offrent un beau petit livret des célèbres *Poèmes de Fresnes* de Robert Brasillach. Fresnes, c'est évidemment la prison où il était incarcéré pour ses idées et pour sa plume : il n'avait rien fait d'autre que d'écrire dans un temps trop troublé, parce qu'il ne pouvait pas se taire, comme tant d'autres. Il en avait trop dit ? La Résistance, ivre de son pouvoir nouveau sur une France que quatre ans d'occupation avaient rendue exsangue, faisait régner la terreur. « On » avait arrêté sa mère ? Il s'est

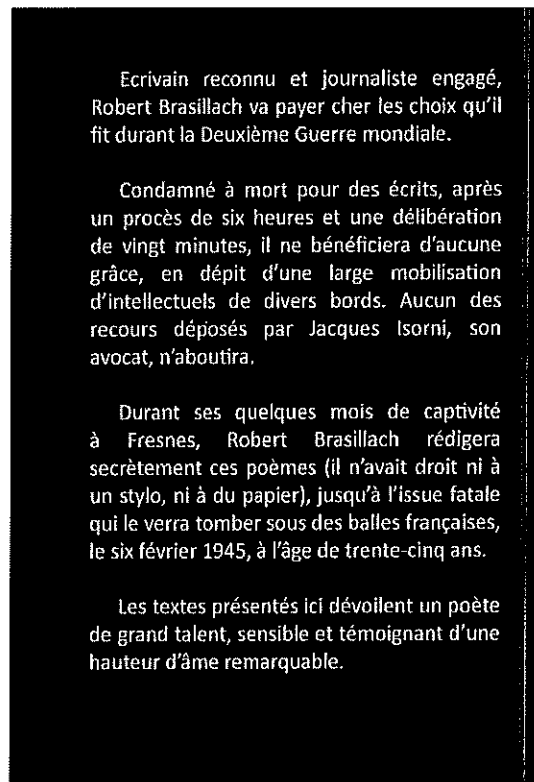
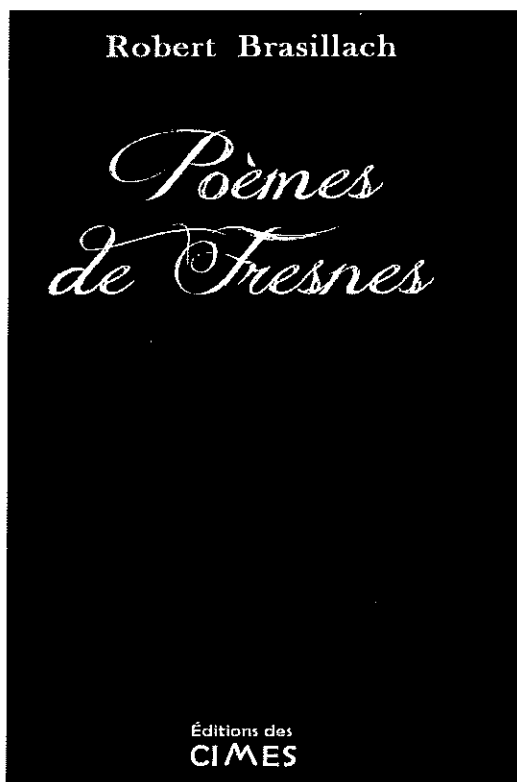
rendu immédiatement aux nouveaux tyrans. Sans illusion. Mais les poèmes lui ont permis, durant ses derniers jours, de s'évader, de méditer, de convoquer les images de sa liberté de cœur et les rythmes de sa liberté d'esprit figés pour toujours dans une rhétorique adamantine, celle de l'homme qui fait face et qui ne triche pas. Il avait trente-cinq ans. Il lui restait ses phrases pour conjurer la douleur. En rédigeant cet exorcisme, qui est l'un des plus grands chefs d'œuvre de notre poésie, il pense d'abord à André Chénier, le poète guillotiné en un autre temps terroriste de l'histoire de notre France : « *Debout sur le lourd tombereau / A travers*

*Paris surchauffé / Au front la pâleur des cachots, / Au cœur le dernier chant d'Orphée, / Tu l'en allais vers l'échafaud / O mon frère au col dégrafé.* » Illusions perdues. Depuis le début, il sait que se constituer prisonnier de « ces gens-là », c'est avancer vers la mort. Il voit « la mort en face », ainsi qu'il a intitulé son dernier texte. Il faudrait tout citer. Ou plutôt non : il faut découvrir ou relire ces rythmes d'un cœur libre. Par exemple pour échapper à la chape de plomb du « charlisme ». ■

J. P.

Robert Brasillach, *Poèmes de Fresnes*, éd. des Cîmes, 62 pp., 9 euros.

*l'Écho*, 11.11.2015, p. 14



## ERRATA

Le texte de Maurice Bardèche paru dans le *Bulletin des Amis de Robert Brasillach* n° 134, pp. 38-39, a été imparfaitement retranscrit :

- paragraphe 1, ligne 1 : supprimer le point et la majuscule qui suit. Il convient de lire : "Il est inutile, je pense, de retracer pour des lecteurs italiens la vue si brève...";
- paragraphe 2, ligne 3 : supprimer le point et la majuscule qui suit. Il convient de lire : "... le lendemain de son arrestation, libération qui...";
- paragraphe 3, ligne 2, insérer les mots suivants, entre les mots "la signification de ce procès" et les mots "presque unique", après avoir rajouté un point après le mot "procès" : "Ce fut parmi tous les procès des Cours de Justice, un procès";
- paragraphe 5, ligne 3, remplacer les mots "l'écrivain de ne pas se refuser à cette charge" par les mots : "l'écrivain est aussi un docteur, mission grave, mission de responsabilité, dont il doit accepter les conséquences. C'est l'honneur de l'écrivain de ne pas se refuser à cette charge";
- paragraphe 5, ligne 4, remplacer les mots "il est autre chose qu'un amuseur" par les mots : "il est un trouvère, il ne participe pas au combat des hommes. Mais s'il est autre chose qu'un amuseur, s'il prétend être une voix, la voix de sa vérité ou simplement";

[page 39]

- paragraphe 8 : "raison d'État" *en italiques* (2 fois, lignes 4 et 5) ;
  - paragraphe 9, ligne 2 : "raison d'État" entre guillemets ;
  - paragraphe 9, ligne 8, remplacer les mots "à des exécutants, à des hérétiques" par les mots : "à des exécutants, à des égarés, mais qu'il était infiniment plus grave d'accorder à des hérétiques" ;
  - paragraphe 9, ligne 9, remplacer le mot "dressé" par les mots : "dressés devant lui" ;
  - paragraphe 10, ligne 2, ajouter un tiret avant "et aussi d'espoir" ;
  - paragraphe 10, ligne 6, insérer après "carnet," les mots : "les derniers de"; "P" de "Poèmes" en majuscule ; "Poèmes de Fresnes" *en italique*.
- ( le reste sans changement)

Nos lecteurs voudront bien nous excuser de ces désagréments.

### Ceux qui nous ont quittés

#### Notre ami Louis Védrières

Louis Védrières est mort à Aix-en-Provence le 12 juillet dernier. Il aurait fêté ses 92 ans onze jours plus tard. Ecrivain racé, il s'était révélé tardivement au public, avec trois romans où le genre féminin occupait une place centrale, avec des vues extrêmement originales, sinon paradoxales, sur l'érotisme et sur les passions amoureuses : *Le Mezzetin* (2000) et *Beauté des femmes* (2002), chez Fallois, puis *Mon Atlantide* (2004), chez e-dite. L'énigme féminine, telle qu'elle est ici figurée par Chapelain-Midy, fut sa préoccupation majeure, quasi obsessionnelle, avec l'esthétique et la politique, qui lui inspiraient des réflexions dont le moins que l'on puisse dire est qu'elles n'obéissaient guère aux credo de son temps. Connaisseur, intransigeant en matière de littérature, de musique et de beaux-arts, il avait donnée la mesure de sa culture et de son intelligence critique dans *Connaître, comprendre, aimer. Réflexions d'un passéiste* (Fallois, 2002), Louis Védrières avait aussi publié de passionnants mémoires sur l'Occupation, *Souvenirs parisiens, 1940-1944* (Dualpha, 2003). Collaborateur occasionnel d'*Éléments et Nouvelle Ecole*, il avait fait paraître en 1987 une plaquette de poèmes, *L'amour Luce...* (Le Cygne), où la fluidité du vers classique exprimait une sensibilité amoureuse dont la retenue n'excluait pas l'ardeur.

M.M.

## Lu sur internet : De Gaulle l'imposteur

Intéressant article paru sur Boulevard Voltaire qui nous rappelle une fois de plus que « La trahison est une question de dates » (A. Thérive, *Essai sur les trahisons*), et c'est le camp des vainqueurs qui décide qui aura été un héros ou un traître. Brasillach a payé le prix pour le savoir (NDLR)

Le 16 juin, de retour de Londres, de Gaulle rejoint Bordeaux, nouveau siège de repli du gouvernement français.

Paul Reynaud vient de démissionner et Philippe Pétain est appelé pour le remplacer. Le général « à titre temporaire »<sup>1</sup> espère beaucoup de la constitution de la nouvelle équipe gouvernementale, pour le moins qu'il soit reconduit à son poste de sous-secrétaire d'État, mais pourquoi pas un ministère plus important, compte tenu de ce qu'il croit être ses bonnes relations avec le Pétain.

Daladier s'y oppose fermement (« *Si de Gaulle entre, je sors* ») et c'est Baudouin qui est nommé au poste qu'il espérait, celui de sous-secrétaire d'État à la guerre.

Le général « à titre temporaire » écrit à Paul Reynaud une lettre dans laquelle il lui exprime son désarroi de ne pas être retenu dans le prochain gouvernement. Il lui demande un poste : que l'on fasse au moins de lui le chef du corps cuirassé. Il n'est pas entendu.

Infiniment déçu, et après maintes hésitations, de Gaulle, accompagné par son aide de camp Geoffroy Chodron de Courcel, repart le soir même vers la capitale britannique sur le *De Havilland Flamingo*.

Dans l'avion qui le ramène vers Londres, il est accompagné par le général Edward Louis Spears, envoyé spécial de Winston Churchill, qui souhaitait surtout les venues de Paul Reynaud et Georges Mandel, mais Spears n'a pas réussi à les convaincre.

De Gaulle, qui n'était pas attendu, déclare à Spears : « *C'est bon, ils ne veulent pas de moi ! Dans ces conditions je fous le camp à Londres.* »

Il s'agit là d'un point très important, car si de Gaulle s'était vu confier un poste ministériel, ou même sa reconduction comme sous-secrétaire d'État, il serait resté à Bordeaux et aurait fait partie du premier gouvernement Pétain. Quelle aurait été sa véritable conduite dans la suite des événements ? Cela, nous ne le saurons jamais.

Bien des années plus tard, en 1967, il se confiera à Roger Stéphane : « *Et pourquoi ne pas l'avouer, il y avait l'ambition, j'étais un ambitieux politique et il y a eu la rencontre de la circonstance et de l'ambition.* »

Le gouvernement français lui ordonne de rentrer en France, « *sous peine d'être jugé comme déserteur* ».

De Gaulle écrit au général Weygand, chef des armées, le 20 juin 1940 : « *Mon général, j'ai reçu votre ordre de rentrer en France. Je me suis donc tout de suite enquis du moyen de le faire car je n'ai, bien entendu, aucune résolution que de servir en combattant* » (*Mémoires de guerre*, 1954).

Il est important de signaler que, le 16 juin, l'armistice n'est pas encore signée, que donc la France est toujours en guerre et que la fuite de De Gaulle est une « désertion face à l'ennemi en temps de guerre », acte pour lequel des dizaines de soldats ont été fusillés.

Depuis 1958, cette lettre est supprimée, occultée par tous les historiens officiels du gaullisme qui nous livrent donc une Histoire de France revue et corrigée.

Si de Gaulle avait pu se procurer un moyen de transport, que les autorités britanniques lui ont refusé, il serait revenu à Bordeaux.

Et c'en était fini de Londres et de son faux « appel du 18 juin ».

Manuel Gomez, écrivain, Boulevard Voltaire, 18 juin 2015

1 -Le 1er juin 1940, de Gaulle est nommé général de brigade à titre temporaire. Il m'a été impossible de me procurer le décret qui a nommé de Gaulle dans ses droits de général de brigade à titre définitif : à quelle date et par qui a-t-il été signé ? C'est le mystère total. Le ministère des armées étant dans l'incapacité de fournir ce renseignement pourtant capital que j'ai réclamé il y a quelques années. Et, comme par hasard, le dossier militaire de De Gaulle a disparu au ministère de la Guerre à la libération de Paris, en 1944. ↵



## REVUE DE PRESSE : Bulletin des ARB

Le No 130 du *BULLETIN DE L'ASSOCIATION DES AMIS DE ROBERT BRASILLACH* ne parle pas de Robert Brasillach, mais d'un personnage étrange : Dominique Venner, Ecrivain dans la mouvance de la Nouvelle Droite et furieusement païen, il se suicide dans le chœur de Notre-Dame de Paris. La plupart des articles lui sont favorables, et on parle d'« attitude altièr » et de « samouraï d'Occident ». Ce n'est évidemment pas notre opinion. Pour un chrétien, le suicide est un péché aussi grave que le crime. Pour un combattant, c'est une lâcheté. On y ajoutera le sacrilège : une église chrétienne est un lieu sacré, réservé à la prière, à la méditation, à la célébration des offices. N'ont rien à y faire, ni les réfugiés Afghans, ni les hystériques dépoitraillées, ni les écrivains païens en fin de parcours. Un article de Denis Tillinac, précédemment paru dans « Valeurs Actuelles », remet magistralement les idées en place : « (Venner) appartenait à cette mouvance dite « nouvelle droite » qui prétendait refonder l'Europe en faisant l'impasse sur son fonds judéo-chrétien et en préconisant un retour au paganisme des Celtes, des Grecs ou des Romains. Autant vouloir refonder la Chine en occultant le confucianisme. Athènes, Rome et Jérusalem sont les racines indissociables de notre civilisation, depuis les Carolingiens jusqu'aux romantiques inclus. Ce qui s'est tramé d'essentiel sur le sol européen doit tout ou presque au catholicisme romain. » Et plus loin : « La cohérence aurait dû dissuader Venner d'attenter à ses jours dans le lieu de culte le plus symbolique de l'antique France chrétienne. (...) La cohorte des fidèles venus prier le Dieu de nos pères à Notre-Dame de Paris au long des âges et les cérémonies ayant ponctué les riches heures de l'histoire de France ont étayé une tradition sans attache aucune avec l'éthique – ou l'esthétique d'un suicide à la Mishima. Cette tradition, cette filiation, cette « culture » si l'on veut, les fidèles de l'Eglise sont en droit d'exiger qu'elle soit respectée, au moins dans leurs églises. Chacun est libre d'invoquer d'autres héritages, voire de récuser le nôtre, mais à Notre-Dame, on vient pour prier, à la rigueur pour admirer, pas pour théâtraliser ses convictions ou ses allergies. Aucune civilisation, aucun peuple n'ont toléré le dévoiement de leurs lieux de culte. »

Merci, Monsieur Poutine, de nous l'avoir encore rappelé récemment ! Allez, encore un extrait de ce remarquable article : « N'en déplaise aux apôtres du paganisme, c'est une déchristianisation au long cours qui a éboulé l'architecture mentale de l'Europe, générant l'insignifiance où nous pataugeons, pas la mise au rebut des divinités homériques, druidiques ou autres. Au contraire, c'est le retour à un paganisme promu par la société du spectacle (...) qui caractérise notre basse saison historique. » Est-il possible de mieux dire ? Association des amis de Robert Brasillach, case postale 3763 CH-1211-Genève 3 Suisse.

*Altair*

**Note :** Nos amis d'*Altair*, dont nous recommandons une fois de plus la lecture, déplacent sur le terrain du religieux un hommage que nous rendions à un historien de grande valeur qui s'est battu des décennies durant contre le « sens de l'histoire » et n'a jamais manqué une occasion de replacer les écrits de Brasillach dans leur contexte ni de citer les publications des ARB. Pour le reste, chacun jugera l'homme selon ses convictions.

## BR@SILLACH SUR LE NET

### ANOUILH ET BRASILLACH



Un chapitre de la biographie consacrée par Anca Visdei à Jean Anouilh (2012) est consacré au combat de ce dernier pour sauver la vie de **Robert Brasillach**.

Ci-contre l'auteur, lors de la fête de Radio Courtoisie du 14 juin 2015, au stand de Philippe d'Hugues ("Libre journal du cinéma", où elle était intervenue le 11 juin, pour son dernier livre, une biographie d'Orson Welles)

# “Présent” dans les médias

Notre interview de Jean-Marie Le Pen (« Musique et politique », *Présent* du 24 septembre) connaît un certain succès : *Le Figaro*, *Le Télégramme de Brest*, le site d'Europe 1, etc., reprennent une dépêche AFP la signalant. Une dépêche au titre simplificateur : « M. Le Pen loue un disque de poèmes de Brasillach et maudit le rap. » Il ne le maudit pas : il parle d'une « attaque barbare ». L'AFP et ses suiveurs ne sont pas à une imprécision près. Brasillach est réduit au rôle « d'écrivain collaborationniste » et *Présent* est systématiquement qualifié « quotidien d'extrême droite ». Seul *Le Figaro* se démarque, préférant parler, lui... d'« hebdomadaire d'extrême droite ».

**S.M.**

## ARCHIVES : Arnaud BREKER et Robert BRASILLACH

*A l'orangerie, le 15 mai 1942, eut lieu un hommage vibrant à MAILLOL (1861-1944) et à BREKER (1900-1991), en présence de Robert BRASILLACH, André FRAIGNEAU et Jean COCTEAU. (On notera la présence de Paul BELMONDO, le père de l'Historien Jean-Paul BELMONDO qui se proposa de « casser la gueule » au FÜHRER dans « L'As des As ».)*

*Ce projet avait été initié par Abel BONNARD, DRIEU, BRASILLACH et WEINER en octobre - novembre 1941, mais c'est le grand Ernst JÜNGER et Albert SPEER qui arrivent à le convaincre de venir en France. Arno BREKER obtint l'abandon des poursuites contre son fournisseur et fondateur, emprisonné depuis 1939, contre PICASSO, contre l'opposant allemand Petera SUHRKAMP, et sauva Dindy VIERNY de la déportation. Cette exposition de 1942 connut un grand succès populaire mais la générosité et la naïveté posthumes d'Arno BREKER furent récompensées par des troubles et des débordements.*

Cher Arnaud BREKER,

Vous avez entendu beaucoup d'allocutions officielles ou autres, et sans doute êtes-vous un peu las des réceptions. C'est un sentiment que je trouve bien naturel, puisque, permettez-moi de vous le dire, je l'éprouve assez souvent moi-même. Et cependant je vais encore, à cet instant traditionnel, vous infliger quelques paroles.

Je désire d'abord vous dire combien je suis heureux de vous retrouver ce soir ici, ainsi que Madame BREKER, et je voudrais aussi fixer le sens de cette réunion intime. Vous êtes entouré d'amis et d'admirateurs qui seront plus nombreux tout à l'heure parce que les dimensions de cette table et, bien entendu aussi, les difficultés du ravitaillement, ne m'ont pas permis de réunir à cette heure tous ceux que j'aurais souhaité et qui sont innombrables.

Cependant cette figuration réduite n'est-elle pas éloquente ?

Nous nous réjouissons de la présence de l'Ambassadrice et de l'Ambassadeur de votre pays en qui je salue et je remercie de très anciens, très loyaux et très fidèles amis allemands. Mme BREKER a bien voulu s'asseoir en face de moi, M. et Mme MAILLOL sont à vos côtés, aux places d'honneur qui sont les leurs. Vous retrouver votre camarade d'hier et votre illustrateur d'aujourd'hui, DESPIAU. En bref, c'est M. et Mme Arno BREKER qui reçoivent aujourd'hui, au domicile du Délégué Général du Gouvernement Français. Pour cette occasion, ils trouvent autour d'eux une représentation des meilleurs ambassadeurs de Paris : Lucien LELONG en personne, Caroline REBOUX, Balenciage et Hermès, incarnées par de charmantes et valeureuses femmes qui travaillent chaque jour pour le renom français.

Mais ce que je veux dire surtout, c'est ceci : Chaque fois que j'ai eu la joie de vous rencontrer, Arno BREKER, vous m'avez parlé de vos camarades français et surtout de votre maître MAILLOL dont vous ne trouviez pas, et vous aviez bien raison, que les pouvoirs publics l'aient suffisamment honoré. C'est ainsi que nous avons, l'un et l'autre, conçu l'idée de la réunion de ce soir. En accord avec le Maréchal PETAIN, chef de l'Etat français, et sur les instructions du Président LAVAL, chef du Gouvernement, qui vous exprimait récemment lui-même son admiration pour votre œuvre, je vous annonce donc maintenant une nouvelle qui réjouira votre amitié :

1- La belle statue de MAILLOL figurant les ailes françaises trouvera promptement une place digne d'elle. Le Maire de la ville de Toulouse et le Préfet de la Haute Garonne s'occupent tous deux du règlement nécessaire.

2- Le nouvel Etat Français qui a l'ambition de remettre les hommes et les choses à leur rang légitime, a décidé de témoigner la haute estime dans laquelle il tient l'art de MAILLOL en lui faisant une commande exceptionnelle.

Heureux d'avoir pu vous donner, Cher Arno BREKER, cette satisfaction, je termine. Vous allez nous quitter. Permettez-moi de vous dire que nous le regrettons tous profondément. Nous avons pris l'habitude de nous rencontrer souvent. Vous faisiez partie de la vie de Paris, de cette existence où notre mélancolie présente est rémunérée par un sentiment de sérénité et de confiance, issu de notre vieux passé.

Vous allez retrouver dans votre patrie la mâle atmosphère d'un peuple tout occupé par la guerre et par l'enfantement d'un grand destin. De tout cœur je souhaite, et nous souhaitons, vous revoir parmi nous bientôt, après la victoire remportée pour le bien de notre commune civilisation.

Je sais que n'ai nul besoin de vous demander de vous souvenir de la France et de ses attraits. Je vous prie seulement, quand vous aurez l'honneur de causer avec votre Führer qui vous a distingué et vous estime, de ne pas être trop modeste et de lui narrer l'accueil que, spontanément et par leur goût inné du beau, les artistes de Paris vous ont fait. Dites au Chevalier que vous avez aidé à glorifier un grand artiste français qu'il apprécie lui-même, et que cette collaboration touchante fut si aisée qu'elle semblait dans l'ordre naturel des choses. Et dites surtout que nombre de Français, et parmi les meilleurs, conçoivent la grandeur du fatal combat qu'il aurait lui-même tant voulu éviter à notre Europe, et le suivent avec espérance.

Soyez des deux ambassadeurs, réunis ce soir à vos côtés et qui ont scellé une conviction qui ne date point du mois de Juin 1940. Je bois à votre santé, à votre bel avenir, à MAILLOL, à DESPIAU, à vous tous, et surtout à la compréhension entre nos deux pays, à leur réconciliation et à leur collaboration dans tous les domaines pour l'illustration de notre civilisation et le plus grand bien des hommes.

En dehors de M. et Mme Arno BREKER et de M. et Mme MAILLOL, assistaient également à cette réception :

- S.E. l'Ambassadeur d'Allemagne et Madame ABETZ
- M. le Major HUMM
- M. le Conseiller ZEITSOHEL
- M. Von WALDTHAUSEN
- M et Mme O. FRIEZ
- M. et Mme DERAÏN
- M. Charles DESPIAU
- M. DUNOYER DE SECONZAC
- M. HAUTECOEUR, Directeur Général des Beaux Arts
- M. Lucien LELONG
- Melle Lucienne RABATE
- Mme d'EICHTHAL
- Mme MASSIGNAC
- M. et Mme André SALMON
- M. et Mme Marcel DEAT
- M. Robert BRASILLACH
- M. et Mme Jean LUCHAIRE
- M. SERGHERAERT
- M. J.P.M PETERS
- M. Maurice PRAX
- Etc.

Fernand BRINON

## Précisions sur Chardonne et Altman

*Le Bulletin célinien* n° 334 ajoute une erreur à celle d'Éric Mazet sur Chardonne. J'ai écrit que celui-ci n'était pas un collaborateur **régulier** de *La Chronique de Paris*, mais il y a bien donné un article sur l'Histoire de France, en janvier 1944.

*La Chronique de Paris* était-elle « collaborationniste » ? Pas tout à fait. Moins que Chardonne en tout cas. Elle a été créée par Brasillach parce qu'il avait démissionné de *Je Suis Partout*, ne croyant plus à la victoire totale de l'Allemagne. Il a donc voulu faire une revue ouverte à des écrivains et artistes de diverses tendances, un peu comme *La N.R.F.* avant que Drieu ne la saborde en décembre 1943. On y trouve, entre autres curiosités, deux comptes rendus favorables du *Huis clos* de Sartre, et un autre du *Cheval blanc* d'Elsa Triolet, un pastiche de *Guignol's band* par Georges Blond, et un autre de Proust par Michel Mohrt (1914-2011), un hommage de La Varende à Rodin, un hommage d'Anouilh à Giraudoux (février 1944), un hommage de Karl Epting à Céline (avril 1944), et même un article de Marcel Aymé sur... le prêtre dans la littérature de l'époque.

Quant à Georges Altman, c'est une erreur répétée des éditeurs que d'ajouter 14-18 à sa Croix de Guerre, au lieu de 39-45. La notice de Nicole Racine dans le *Dictionnaire* de Maitron est très précise, comme tout ce qu'elle fait : en 1918, Altman, né en mai 1901, était encore élève au lycée Louis-Le-Grand ; en revanche, en 1939, il était sous l'uniforme, et en 1940 il s'est replié en bon ordre avec son unité jusqu'à Cahors. De toute façon, ni pour 14-18, ni pour 39-40, les Croix de Guerre ne furent distribuées avec parcimonie, et cela ne faisait pas d'Altman un héros (c'est de sa médaille militaire que Céline était fier, pas de sa Croix de Guerre).

À propos... Altman figure dans un des trois volumes de la trilogie allemande de Céline (au début). Je laisse à vos lecteurs le plaisir de (re)découvrir lequel, s'ils l'ont oublié.

Robert LE BLANC

...Les céliniens documentés n'auront aucune difficulté à découvrir dans quel volume Céline évoque Georges Altman. Dès lors que celui-ci figure dans un roman, il figure aussi dans l'indispensable *Dictionnaire des personnages dans l'œuvre romanesque de Céline* de Gaël Richard (Du Lérot, 2008). Voici, à ce propos, la notice qui y est consacrée à Georges Altman (1901-1960) :

« Journaliste, il débuta à *L'Humanité* et finit sa carrière au *Figaro*, après être passé par la Résistance et *Franc-Tireur*, dont il fut rédacteur en chef de 1944 à 1947. Très favorable en 1932 à *Voyage*, dont il a donné le premier compte rendu dans *Monde* de Barbusse, suivi de deux autres articles, il mit quelque distance avec Céline lors de la parution de *Mea Culpa*. La rupture est consommée avec la parution de *Bagatelles pour un massacre*. Céline ne lui pardonna pas ce revirement, et plus encore l'article très dur paru dans *Franc-Tireur* le 19 décembre 1945 lors de son arrestation. Céline, qui lui adressa au moins trois lettres, lui dédicaça un exemplaire du service de presse de *Mort à crédit*, dont il ne rendit pas compte : "À Georges Altman, bien reconnaissant souvenir à notre premier défenseur et bien amicalement. LF Céline" ».

É.M.

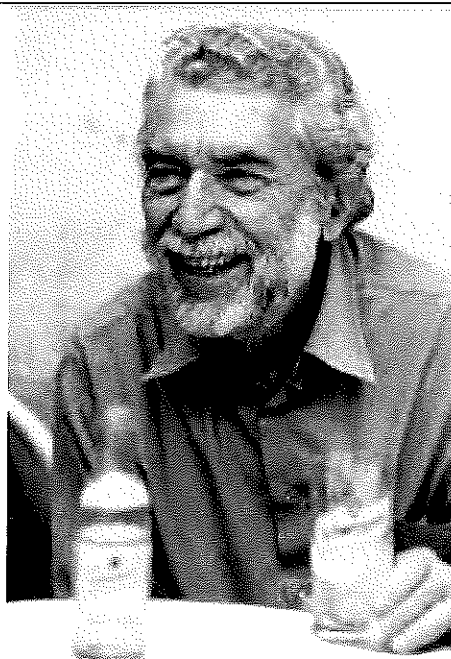
*Le Bulletin Célinien*, n°335, novembre 2011

## Souvenirs de Alain Robbe-Grillet

Serai-je le premier à vous l'apprendre ? Il paraît que ce sera l'un des événements culturels de l'été prochain : le metteur en scène Frank Castorf proposera une adaptation de *Nord* au Festival d'Avignon. Né en 1951, Castorf est le directeur de Volksbühne de Berlin. Il s'agira d'une création mondiale.

Il y a quelques années, Alain Robbe-Grillet avait révélé, sur le plateau d'*Apostrophes*, que ses parents furent pétainistes. Il y revient dans un livre de souvenirs à propos de Céline<sup>1</sup>. La citation est un peu longue mais mérite d'être reproduite intégralement : « Céline est ce qu'on devrait appeler un écrivain de gauche, bien qu'il ait été d'extrême droite. Il portait en tout cas l'esprit d'une révolution, on ne peut pas en dire autant de beaucoup de bons esprits de gauche de la même époque qui, au contraire, faisaient de la littérature qu'on peut appeler « de droite ». Ces mots de « droite » et « gauche », je les mets entre guillemets parce qu'aujourd'hui ils commencent à disparaître, mais pendant toute mon enfance et mon adolescence, ils ont vraiment joué un rôle. J'ai connu Céline très tôt, alors que je lisais encore peu, parce qu'il était d'extrême droite. Mes parents étaient d'extrême droite, alors on lisait les chroniques de **Brasillach** dans l'*Action Française*, où l'on parlait de Céline. On n'y parlait jamais d'André Breton. Céline avait la chance d'être antisémite, donc on pouvait en parler à la maison. Et il se trouve que c'est quand même le grand écrivain révolutionnaire. »(...)

1. Alain Robbe-Grillet, préface à une vie d'écrivain, France-Culture – Le seuil, Coll. « Fiction & Cie », 2005.

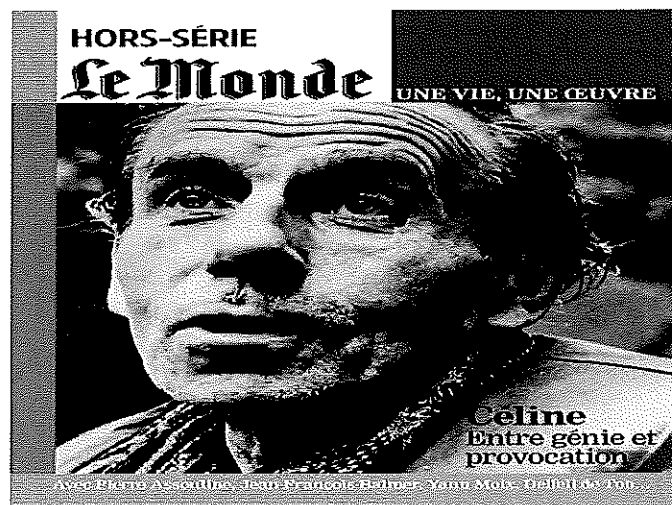


## LECTURE : CELINE ENTRE GENIE ET PROVOCATION

La réhabilitation de Céline se poursuit avec ce 22<sup>e</sup> hors-série du quotidien *Le Monde*. Robert Brasillach y est cité à trois reprises. François Gibault, dans *Cavalier de l'apocalypse* (p.13), se lance dans une harangue assez malvenue sur l'antisémitisme avant-guerre : « Faut-il rappeler aussi, ce qui n'excuse en rien Céline, que Bernanos avait écrit *Les Grands Cimetières sous la lune, biographie apologétique de Drumont ?* Que Jouhandeau a écrit *Le Péril juif ?* Que Chardonne et Morand étaient ouvertement antisémites, comme Giraudoux, Léautaud, Cendrars, Maurras, Drieu La Rochelle, Béraud, Rebatet, **Brasillach**, Jérôme et Jean Tharaud, sans compter Gide qui n'aimait pas trop les juifs, mais avec plus de modération ». Et plus loin de citer comme honneur des lettres françaises... Louis Aragon, qui non seulement fut un chantre du stalinisme dont il alla jusqu'à louer en poème la police politique (nous mettons quiconque au défi de trouver le moindre poème de Brasillach célébrant en rimes la Gestapo), mais dont il serait intéressant de lire la prose aux alentours des années 1948-1953, lorsque Staline ramena la représentation juive dans les partis frères et dans le PCUS à un niveau plus conforme à leur proportion dans la population.

Dans le même article (p.15), l'auteur précise que Céline n'a pas participé au fameux voyage de Weimar en 1941 en compagnie de l'élite de la littérature française, dont Brasillach.

Alors que dans le texte consacré à l'auteur du *Voyage*, on ne trouve que des photos de Céline (logique), un autre écrivain est mis à l'honneur : **Robert Brasillach**, dont la photo du procès illustre l'article d'Eric Melchior (p.93) et sous la plume de Jérôme Sulim, *Céline, non, nous n'assumons pas*. « Assumer Thiers, Céline et Brasillach, qui furent des figures emblématiques de valeurs et de pratiques politiques les plus contraires à la tradition de la République et de la gauche française ». S'ensuit ensuite un gloubiboulga pseudo-philosophique sur la question de ce que signifie être français, républicain et autre. Une dernière citation (p.94) à propos de l'antisémitisme : « La conception ouverte de la nation, qui aujourd'hui encore prévaut, ne s'est-elle pas imposée par un combat continu et acharné contre ceux qui, comme Céline et **Brasillach**, jurant la mort contre les Juifs et les étrangers, au nom de la « France aux Français », cherchaient dans une improbable francité ethnique l'essence du fait national ? ». De quoi donner à Renaud Camus un nouvel éclairage sur les véritables origines du « Grand remplacement ».



Extrait de la revue "Culture Normande"

Politiquement  
incorrect

Amicalement

Daniel

## Daniel Cologne Les débuts littéraires de Robert Brasillach

Robert Brasillach est fusillé pour collaboration le 6 février 1945. Il a trente-six ans. Jean Anouilh fait circuler une pétition que Camus accepte de signer alors que Sartre et Beauvoir refusent le recours en grâce de l'auteur de *Marchand d'oiseaux*.

Dans une des plus belles pages de ce livre, Brasillach évoque « le charme puissant des nuits de l'été, où les étoiles, réellement, sont en fleurs ». Comment une plume aussi délicate a-t-elle pu se mettre au service de la haineuse propagande anti-juive de *Je Suis Partout*. Cela reste un insondable mystère.

Pol Vandromme consacre très vite un essai critique à Brasillach. Il tente de séparer le bon grain du poète et du critique littéraire de l'ivraie du journaliste politiquement engagé. Il décèle chez Brasillach un « phénomène de mimétisme » qui lui permet d'adopter facilement la manière des auteurs qu'il fréquente. Il ne connaît pourtant pas la trentaine de parodies et pastiches rassemblés en 2010 par l'Association des Amis de Robert Brasillach. (1)

Cette association naît en 1950 sur les rives du lac Léman. Elle a publié depuis une cinquantaine de *Cahiers* sous l'impulsion de Pascal Junod, un brillant avocat que j'ai personnellement connu en 1976, alors qu'il n'était encore qu'étudiant en droit...

Le *Cahier* ici recensé permet de reconstituer les débuts littéraires de Robert Brasillach, jongleur verbal surdoué et doublé d'un humoriste facétieux.

A treize ans, il écrit *Sophonisbe*, une tragédie racinienne en vers. Il la propose à *La Revue des Deux Mondes*. Le texte lui est renvoyé avec le commentaire: « Intéressant mais un peu démodé ».

Démodé, le sonnet ne l'est pas encore. Beaucoup de poètes riment encore dans l'ombre des Parnassiens. Hérodias vient de disparaître et Sully - Prud'homme de recevoir le premier Prix Nobel de littérature.

Le sonnet *Le gris du ciel* paraît le 19 juillet 1924 dans *Le Coq catalan*. C'est la toute première publication d'un texte de Brasillach, dont on peut rapporter ainsi les origines normanno-



nonce déjà le sublime critique littéraire des *Quatre Joudis*. « Qu'importe l'insuffisance de sa doctrine ! Ce n'est pas le moraliste qu'il faut suivre ou détester, mais le merveilleux poète qui voulut remonter à la source, revenir pieusement à la beauté originelle, rebâtir le grand temple au son des flûtes enchantées et consacrer avec enthousiasme aux sanctuaires de la vraie foi les cœurs toujours entraînés par l'immortelle Aphrodite ».

Suivent alors des imitations, tantôt admiratives, tantôt ironiques, d'écrivains célèbres ou moins connus.

Une série est consacrée à Banville, Coppée, Corneille, Feydeau, Hugo, La Bruyère, La Fontaine, Lamartine, Leconte de Lisle, Maeterlinck, Rognier, Ronsard et Villon.

Brasillach pastiche également un philosophe (Bergson), un chanteur (Bruant), le fondateur italien du futurisme (Marinetti) et Maurice Rostand, le fils d'Edmond, qui a bien du mal à se faire un prénom.

Le pastiche vire à la parodie mordante quand il est question de René Ghil, que Brasillach n'apprécie guère. Aujourd'hui tombé dans l'oubli, René-François Ghilbert (1927 - 1993) est un des plus talentueux écrivains belges: historien de la littérature, mais aussi poète et romancier (sous le pseudonyme de Robert Montal).

On découvre un certain Willy, de son vrai nom Henry-Gauthier Villars (1859 - 1931), premier époux de Colette. Celle-ci ne lui pardonna jamais d'avoir publié la série co-écrite des *Claudine* sans

années 20, mais dédaignés par la postérité.

Retenons par exemple l'un des derniers dramaturges en vers, André Rivoire (1872 - 1930), et un auteur de récits militaires, coloniaux et exotiques, Claude Farrère (1876 - 1957). Cet officier de marine écrit dans la veine de Pierre Loti et dans le sillage du Hollandais Slawerskoff. Brasillach voit en lui le poète « de la vie, qu'on doit aimer malgré ses tares, qu'il ne dissimule pas, qu'il peint même avec vigueur, sans honte comme sans pudeur, et qu'on doit aimer car elle a pour se racheter la majesté des souffrances humaines ».

Pastichant le *Polyeucte* de Corneille, Brasillach nous gratifie d'un parfait alexandrin saupoudré d'humour et rehaussé d'un jeu de mots digne d'un bon canular étudiantin :

« Dis moi, quelle est la main qui ton sang chaud pansa ? »

Et voici Don Quichotte de la Manche faisant irruption dans le drame cornélien du martyr canonisé !

Redisons une fois encore notre perplexité devant le fossé qui sépare cet adolescent génial et primesautier et le journaliste arimé à l'une des idéologies les plus barbares de son siècle.

Il faut saluer la constance et le courage des non-conformistes de Genève qui entretiennent le flamboyant souvenir d'un grand écrivain inexplicablement égaré dans la sombre bataille des années 40.

Daniel Cologne



## ZAZ ET LES NASES

D'abord, un aveu. Jusqu'à ce qu'éclate le « scandale », j'ignorais l'existence de la chanteuse Zaz. Mais qu'a donc fait ou dit cette dame, née Isabelle Geffroy en 1980 ? Interrogée sur le site de *Purecharts*, elle avait estimé « qu'à Paris, sous l'occupation, il y avait une forme de légèreté. On chantait la liberté alors qu'on ne l'était pas totalement ». Aussitôt, le « spécialiste » Nicolas beaupré, maître de conférences en histoire contemporaine à l'université Blaise-Pascal de Clermont-Ferrand, clamait sur Twitter que, « suite à ses propos sur l'occupation, Zaz aurait aussi annoncé changer de pseudo pour s'appeler désormais Naz » et, sur le site de *Libération*, François-Xavier Gomez admonestait la chanteuse, rappelant qu'à l'époque, cette « légèreté » relevait bel et bien de l'« intelligence avec l'ennemi ».

Faut-il rappeler au moraliste *Libé* que, lors de sa création en février 1973, son cofondateur et premier directeur fut Jean-Paul Sartre ? Celui-là même qui avait reconnu dans les *Lettres françaises* en septembre 1944 : « Jamais nous n'avons été aussi libres que sous l'occupation allemande. » Période pendant laquelle il avait donné des articles à l'hebdomadaire collaborationniste *Comoedia* et sollicité humblement la propagandastaffel pour faire jouer ses pièces *Les Mouches* puis *Huis clos*, dont le « nazi » Brasillach écrivit qu'il n'avait « jamais rien entendu d'aussi cruel ni d'aussi beau » (1), avis partagé par les parterres d'officiers allemands. Pis, Sartre accepta sans barguigner le poste prestigieux de professeur de philosophie au lycée Condorcet, après la mise à la retraite d'office du titulaire Henri Dreyfus-Lefoyer, en vertu des lois antisémites.

Alors, si crime il y a, qui l'a commis, de Zaz ou de Sartre ?

Camille Galic

(1) Cf. *La vie parisienne sous l'Occupation* de Hervé Le Boterf, éd. France Empire 1974.

## ROBERT BRASILLACH En toutes lettres

*Un dictionnaire critique par Cécile Dugas*

*Cahier des Amis de Brasillach, n°46-47 et 48-49, 432 p., chaque*

- Tout au long de 1800 citations, qui vont de quelques lignes à une demi-page chacune, l'auteur érudite, familière de l'œuvre de l'écrivain, parvient à nous donner le panorama le plus complet qui soit. On connaissait le Brasillach critique, romancier, poète, dramaturge, journaliste, pamphlétaire, mais on n'avait pas jusqu'ici mesuré l'exacte portée d'une œuvre considérable, dont l'unité et la richesse s'imposent à tout lecteur qui veut bien abandonner des parti pris idéologiques vieux de plus d'un demi-siècle. Un tel recueil complète la magnifique biographie que lui avait naguère consacrée Anne Brassié. Ce qui frappe ici, c'est une rare objectivité chez un homme qui se voulut pourtant un partisan. A le découvrir ainsi, lors de cette longue promenade à travers ses livres et ses articles, Robert Brasillach apparaît comme bien différent de la posture du chancre du "fascisme immense et rouge" qu'il aimait parfois endosser par un juvénile défi. Rien de ce qu'il découvrait du monde n'était finalement étranger à cet éternel adolescent, chez qui la curiosité de l'érudit laissait souvent place aux découvertes du voyageur émerveillé. Ces deux gros volumes ne sont pas une galerie de portraits mais une suite de "coups de cœur", où la politique occupe moins de place que les sentiments et la littérature.

Jean Mabire, *NRH* N°17 mars-avril 2005

■ Brasillach parmi nous

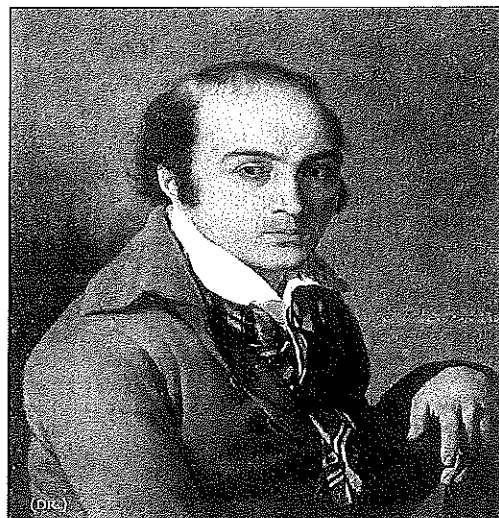
# Robert Brasillach

Mon Pays m'a Fait Mal



## ILS ASSASSINENT MÊME LES POÈTES

6 FÉVRIER 1945 - 6 FÉVRIER 2015



ANDRÉ CHÉNIER

Ils ont massacré la Vendée, décapité les hommes, noyé les vieillards, violé les femmes, éventré les femmes enceintes, martyrisé les enfants, cloué aux portes les nouveaux nés avec leurs baïonnettes. Et puis, ils ont tué André Chénier :

*"Debout sur le lourd tombereau,  
A travers Paris surchauffé,  
Au front la pâleur des cachots ;  
Au cœur le dernier chant d'Orphée,  
Tu t'en allais vers l'échafaud,  
O mon frère au col dégrafé !"*

Robert Brasillach, *Chant pour André Chénier*,  
in *Poèmes de Fresnes*, Les Sept Couleurs, 1949.

André Chénier s'est assis à la table prestigieuse des amoureux de la Grèce antique, Ronsard, Racine,

Giraudoux et Déon, mais aussi Shakespeare, Goethe et Hölderlin. Cette Grèce qui fut le berceau d'Homère, qui chante les amours d'Aphrodite, où murmurent les pierres du temple de Delphes, où résonnent encore les clameurs des stades d'Olympie et où court l'ombre de Léonidas au défilé des Thermopyles : *"Passant, va dire à Sparte que nous sommes morts ici pour obéir à ses lois !"*. Cette Grèce qu'insultent et humilient aujourd'hui les adorateurs du Veau d'Or. Cette Grèce où sont nés les dieux et où nous plongeons nos racines, et non dans les rocailleries stériles de l'Orient sémitique.

Voici venue l'heure de la Révolution et de ses rivières de sang versé au nom des "valeurs de la République". Rares sont ceux qui osent s'opposer à la terreur d'État : *"Dans ce pays qui produisit alors tant de prodiges d'imbécillité et de bassesse... un petit nombre d'hommes ne renoncèrent ni à leur raison ni à leur conscience (...) André Chénier fut un des cinq ou six que ni la frénésie générale, ni l'avidité, ni la crainte ne purent engager à ployer le genou devant des assassins couronnés, à toucher des mains souillées de meurtre, et à s'asseoir à la table où l'on boit le sang des hommes"*. (Robert Brasillach, *Chénier*, Les Sept Couleurs, 1947).

André Chénier claque à ses juges : *"Dans ces temps de haine et de mensonge, l'art que l'on a porté à la plus haute perfection, est l'art de calomnier ceux que l'on assassine"*. Une telle insolence ne peut qu'entraîner la mort. Le poète suppliera-t-il ses bourreaux ? Non, il crie vengeance :

*"Mourir sans vider mon carquois,  
Sans percer, sans fouler, sans pétrir dans leur fange  
Ces bourreaux barbouilleurs de lois"*

*Ces vers cadavéreux de la France asservie !  
(...) Mais quoi !*

*Nul ne resterait donc pour attendre l'histoire  
Sur tant de justes massacrés ?*

*Pour consoler leurs fils, leurs veuves, leur mémoire,  
(...) Pour descendre jusqu'aux enfers*

*Nouer le triple fouet, le fouet de la vengeance  
Déjà levé sur ces pervers ?  
Pour cracher sur leurs noms,  
pour chanter leur supplice ?”.*

André Chénier est guillotiné le 7 Thermidor.  
Il a 32 ans.

### ROBERT BRASILLACH

Cent-cinquante ans plus tard, le malheur est de retour. Pour mille héros de la Résistance, des dizaines de milliers de rats sortent des égouts, après s'être assuré que la victoire a définitivement choisi son camp. Ils jettent dans les puits les témoins de leur bassesse, ils fusillent au fossé les hommes qui sont restés debout tout au long de ces vilaines années. Et suprême ignominie, ils tondent et violent les femmes dont le seul crime fut d'aimer des hommes venus de l'étranger, ces gueules de vainqueurs dont la simple vue humiliait leur peur. Et pour que la honte soit totale, comme les tueurs de la Terreur, les tueurs de l'Épuration assassinent un autre poète.

S'il fallait parler de Robert Brasillach, un livre n'y suffirait pas tant il montra de brillantes facettes : romancier, essayiste, critique littéraire, auteur de théâtre, journaliste, historien et poète tout à la fois. A quoi bon ! Tant d'autres l'ont fait et avec talent : *“Oui, quiconque approchera de cette œuvre entendra toujours, avec cette voix unique, les mêmes thèmes battre comme le sang dans le cœur : le temps qui passe, le bonheur, l'été, la plage émerveillée, les jeunes filles, le feu aux joues, l'amour toujours mordant. Et les clés de toute poésie : la jeunesse et la mort”.* (Bernard George, *Brasillach*, Classiques du XX<sup>e</sup> siècle, 1968). Je me contenterai donc d'évoquer le poète des derniers mois, celui des *“quatre murs de ma cellule”* de la prison de Fresnes, d'abord dans l'attente anxieuse de son jugement, puis dans l'attente apaisée de sa mort. S'il fallait en retenir quelques idées forces, les voici :

#### La jeunesse jetée aux quatre vents

L'enfance, les amours juvéniles, les amitiés adolescentes sont omniprésentes dans l'œuvre de Brasillach. Mais sa génération est emportée dans le grand tourbillon des années 1930, puis 1940 : *“A dix-sept ans, on est prêt à toutes les aventures, bonnes ou mauvaises, au baignage comme au pouvoir, aux dessins les plus fous sur le canevas banal, et aucune prédiction de sorcière ne peut sembler inférieure aux promesses du destin”* (Robert Brasillach, *Lettre à un soldat de la classe 60*, Les Sept Couleurs, 1946).

C'est un jugement sans appel qu'il jette aux fauteurs de la grande tragédie : *“Je me dis qu'un pays qui a ainsi découragé sa jeunesse, depuis cinq ans, a commis un péché qui ne se pardonne pas”* (*Lettre à un soldat de la classe 60*). Que dirait-il aujourd'hui du même pays livré aux traîtres et aux métisseurs ?

A l'approche de la mort, il regarde se finir le cycle de sa vie et revient à cette jeunesse qui ne l'a jamais quitté :

*“O ma jeunesse au fond de ce brouillard,  
Reviendras-tu avant qu'il soit trop tard*

*Pour conjurer les tempêtes encor ?  
Ce n'est qu'à toi que je crois et confie  
En cet automne où court sans fin la pluie  
Mon pauvre cœur menacé par la mort”*  
(*Paysage de prison*).

#### Le fascisme immense et rouge

Dans cette fabuleuse première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, certains suintent de l'huile de leur trouille diarrhéique, d'autres accumulent cupidement les dividendes acquis sur le sang des autres, la plupart enfin vivent leur petite vie bien médiocre en baissant la tête, sourds au bruit et à la fureur qui les entourent. C'est le *“grand foirail”* des cancrelats.

Mais, à l'écart de cette foule de médiocres, une jeunesse s'est levée de Madrid à Moscou, et de Rome à Berlin, emportée par les choes de titans, nationalistes puis idéologiques, qui vont détruire l'Europe. Comme Chénier, Brasillach ne peut rester indifférent à ce tumulte. Il s'y jette à corps perdu : *“Les petits garçons qui seront des garçons de vingt ans, plus tard, apprendront avec un sombre émerveillement l'existence de cette exaltation de millions d'hommes, les camps de jeunesse, la gloire du passé, les défilés, les cathédrales de lumière, les héros frappés au combat, l'amitié entre les jeunes de toutes les nations réveillées, José Antonio, le fascisme immense et rouge”* (*Lettre à un soldat de la classe 60*).

#### Il fallait bien garder l'honneur

Rentré de captivité en Allemagne, en avril 1941, il aurait pu se tenir tranquille. Mais l'envie est trop forte et il décide de reprendre sa place à *Je suis par-*



(DR.)

## ■ Brasillach parmi nous

tout, où il collaborait sous la direction de Pierre Gaxotte depuis 1936. Son beau-frère, Maurice Bardèche, tente de l'en dissuader en lui expliquant que bien des choses ont changé en quelques mois. Brasillach ne veut rien entendre : "On ne déserte pas !". Plus tard, il écrira dans *Lettre à un Soldat de la Classe 60* : "On ne quitte pas les camarades". Ce qu'il complètera dans *Les Poèmes de Fresnes* : "Il fallait bien garder l'honneur" (Chanson). Mieux, il n'exprimera jamais aucun regret : "Je suis bien obligé de m'avouer à moi-même, comme à tous les autres, que je n'éprouve pas de remords, même pas d'inquiétude" (*Lettre à un soldat de la classe 60*).

### Le drapeau noir et les copains !

Il n'y a pas d'honneur sans fidélité. Celle-ci s'adresse d'abord à ses camarades de combat, dont il sait que beaucoup pourrissent comme lui dans toutes les geôles de France, poursuivis par la haine des cloportes, communistes et gaullistes réunis dans la même vomissure :

*"Nous l'avons vu qui franchissait la porte,  
Nous l'avons vu qui détournait le front,  
Nous l'avons vu, dans la nuit juste morte,  
Qui s'en allait à travers la prison.*

*Nous l'avons vu comme déjà tant d'autres  
Hors de ces murs et vers les jugements,  
Qu'ils soient ou non comptés parmi les nôtres  
S'en sont allés, si fraternellement.*

*Nous l'avons vu dans cette aube suintante,  
Nous l'avons vu parmi les au-revoir,  
Et nous avons commencé notre attente :  
Le verrons-nous lorsque viendra le soir ?"  
(Le Camarade)*

Et s'il n'y a plus de raison politique de se battre, il restera une bonne raison de mourir : "Quand reviendront des jours paisibles, je ne me battrai plus que pour deux choses : le drapeau noir et les copains", fait-il dire à un de ses amis de jeunesse (*Lettre à un soldat de la classe 60*).

### Mon pays me fait mal !

Brasillach fut un visionnaire dans la mesure où il comprit très tôt que la défaite était au bout du chemin. A l'heure où beaucoup se réjouissaient de la marche glorieuse des cohortes à travers toute l'Europe, il écrivait dès septembre 1939, dans *Notre Avant-Guerre* : "Il semble loin aujourd'hui le temps où rayonnait pour nous, hier encore, le fascisme immense et rouge, avec les chants, les défilés, la conquête du pouvoir; José Antonio, la jeunesse virile, la nation... Quand tout cela reviendrait-il ? Les jalons que nous avons posés indiqueraient la route, plus tard, à d'autres que nous, et à nous-mêmes, nous en étions sûrs. Mais après quoi ? et dans combien de temps ?".

Ce pessimisme, il l'exprime avec une force inouïe dans *Mon pays me fait mal*, au moment où la réalité du Crépuscule des Dieux et de la fin de l'Europe s'impose à tous :

*"... Mon pays m'a fait mal sous les sombres années,  
Par les serments jurés que l'on ne tenait pas,*

*Par son harcèlement et par sa destinée,  
Et par les lourds fardeaux qui pesaient sur ses pas.*

*Mon pays m'a fait mal par toute sa jeunesse  
... Perdant son jeune sang pour tenir les promesses  
Dont ceux qui les faisaient restaient insouciantes.*

*Mon pays m'a fait mal par ses fables d'esclave,  
Par ses bourreaux d'hier et par ceux d'aujourd'hui,  
Mon pays m'a fait mal par le sang qui le lave,  
Mon pays me fait mal. Quand sera-t-il guéri ?"*

Il ne reste plus qu'à "Conserver les deux seules vertus auxquelles je crois : la hauteur et l'espérance" (*Lettre à un soldat de la classe 60*).

### Le jugement des juges

Brasillach pourrait, au fond de sa prison, sombrer dans la mélancolie la plus noire. Mais tout comme Chénier, il se rebelle encore. D'abord contre cette "Justice qui soudain va nous consacrer du seul sacrement qu'elle puisse accorder; celui de l'imbécillité" (*Lettre un Soldat de la Classe 60*). C'est mal préparer son procès. Mais "l'Enfant Honneur" n'a que mépris pour ces juges, eux qui ont été pétainistes avec Pétain, qui sont devenus gaullistes avec de Gaulle, mais qui seraient prêts à être communistes avec Thorez : "Pauvres sires tremblant pour leur avancement, et prêts à sacrifier avec allégresse la vie d'un jeune homme de vingt-deux ans – cela vient de se voir – au risque de ne pas gagner, par une promotion au choix, mille francs de plus par mensualité" (*Lettre à un soldat de la classe 60*).

Dans *Les Poèmes de Fresnes*, il leur consacre un long poème, *Le jugement des juges*, une charge implacable contre cette corporation méprisable, si bien représentée aujourd'hui par le chef qu'on lui a donné, Taubira :

*"Car avant même de juger le criminel et l'innocent,  
Ce sont les juges tout d'abord  
qu'il faudra bien que l'on rassemble,  
Qui sortiront de leurs tombeaux,  
du fond des siècles, tous ensemble,  
Sous leurs galons de militaire  
ou leur robe couleur de sang,  
Mes colonels de nos falots,  
les procureurs dont le dos tremble,  
Les évêques qui, face au ciel,  
ont jugé ce que bon leur semble,  
Ils seront à leur tour aussi à la barre du jugement.*

(...)

*Regardez dans le petit jour,  
c'est le chien du berger qui grogne.  
Il mord leurs mollets solennels,  
et le fouet claque à votre poigne.  
Rassemblez les juges ici dans  
l'enceinte du grand foirail.*

(...)

*Ils passeront, ils répondront,  
aux tribunaux des derniers jours,  
Ceux-là qui avaient tant souci  
de garder leur hermine blanche"*

Puisse le Temps nous donner la chance de réaliser le rêve du poète. Nous armerons nos fusils et nous ali-



## Brasillach parmi nous ■

gnerons contre un mur les juges assassins, ceux qui ont sacrifié la jeunesse rebelle au nom de l'idéologie et de la religion, le ventre plein et l'esprit tranquille ; puis, nous jetterons leurs cadavres puants au fond de fosses froides et humides. Nous pourrions alors dire que Justice est faite. Et Vengeance sera assouvie.

*Et ce ne sera pas si triste, chère Mort...*

Mais la mort se fait plus présente pour Brasillach. Les vains espoirs de "l'automne pourrissant" ont laissé la place aux tristes certitudes de "la neige glacée". Comme Chénier, Brasillach sait confusément qu'il n'aura pas le temps de vieillir : "Condamné à mort à vingt ans, n'est-ce pas magnifique ?" avait-il écrit. Même sa mère ressentait ce funeste pressentiment : "Depuis toujours, même lorsqu'il était petit, j'ai eu le sentiment qu'une menace planait au-dessus de Robert". A 23 ans, déjà, il le sait :

*"Tu viendras, comme un soir  
sur les bassins obliques,  
Et ce ne sera pas si triste, chère Mort.  
...En songeant au vaisseau  
jaillissant de ses chaînes,  
Comme aux bruits de la terre  
auxquels nous étions sourds,  
Ne pardonnerons-nous au cri de la sirène,  
Le repos qu'elle annonce et la fin des beaux jours ?"*

*Ni criminel, ni traître*

Pourtant, Brasillach n'est pas abandonné à ses bourreaux. Ses camarades se battent pour obtenir sa grâce, mais de quel poids est leur voix désormais dévaluée ? D'autres se lèvent, et parmi eux nombre d'adversaires ("O mes fraternels adversaires !"), pour implorer sa grâce à de Gaulle. Comme l'écrivira Michel de Saint-Pierre en préface de *Un écrivain nommé Brasillach* : "Et puis, nous avons vu cette chose étrange dans un pays qui reparlait déjà de « libertés démocratiques » : toute une famille française à laquelle j'ai l'honneur d'appartenir; la famille des Lettres, soulevée pour demander la grâce de l'un des siens et qui se l'est vu refuser" : Jean Anouilh, Marcel Aymé, Jean-Louis Barrault, Albert Camus, Paul Claudel, Jean Cocteau, Colette, Roland Dorgelès, Arthur Honegger, Louis Jouvet, François Mauriac, Thierry Maulnier, Jean Paulhan, Daniel-Rops, Paul Valéry... Mauriac qui écrira : "Ni criminel, ni traître, comment aurait-il eu le refuge de la « dernière auberge » ? (ainsi Baudelaire appelle le « repentir »)". Mais dans cette liste de gens honnêtes, on ne trouvera évidemment pas les signatures d'Aragon, Eluard et Sartre, répugnantes vermines dont les noms auraient souillé le noble recours en grâce de "la famille des Lettres". Et l'on sait aujourd'hui que sa Grandeur demeura sourde à la supplic de ces gens de bien pour plaire à ses comparses communistes et pour son plus grand déshonneur.

Ce sera donc la mort. Mais cette âme pure, comme Jeanne d'Arc et Charlotte Corday qui l'avaient inspiré, la regarde les yeux dans les yeux. Son défenseur, maître Jacques Isorni écrira : "Jusqu'à sa condamnation, il était monté consciemment vers la mort. A partir de sa condamnation, il s'est préparé à mourir".

*O morts de février !*

Dans la nuit du 5 au 6 février, il griffonne ces quatre vers en hommage à ceux des nôtres qui sont tombés le 6 février 1934 sous les balles des charognards de la "Gucuse", cette République ignoble et sanguinaire :

*"Les derniers coups de feu continuent de briller  
Dans le jour indistinct où sont tombés les nôtres.  
Sur onze ans de retard, serai-je donc des vôtres ?  
Je pense à vous ce soir, ô morts de février".*

A l'aube, quelques minutes avant sa mort, c'est lui qui reconforte son entourage. Il interpelle le procureur Reboul, celui-là même qui l'a fait condamner à mort et lui dit : "Je ne vous en veux pas, monsieur Reboul, je sais que vous croyez avoir agi selon votre devoir ; mais je tiens à vous dire que je n'ai songé, moi, qu'à servir ma patrie". Bouleversé, le procureur lui promet de tout faire pour sauver Maurice Bardèche (celui-ci sauvera sa tête). Puis les deux hommes se serrent longuement la main.

Parvenu au fort de Montrouge, il marche d'un pas tranquille et assuré vers le poteau d'exécution. Au peloton qui n'en mène pas large, il crie "Courage !". Puis il lève les yeux vers le ciel en criant : "Vive la France !". La salve scélérate déchire le silence du matin.

Robert Brasillach est fusillé le 6 février 1945. Il a 36 ans.

Jean Anouilh, rédigeant la préface de ses *Œuvres complètes*, lui rendra ainsi hommage : "Quand la salve inutile éclate, l'homme qui a signé la sentence s'écroule, commençant sa putréfaction et promenant son cadavre glorieux et bruyant pour un temps ridiculement court. Le petit garçon qui regardait la mort en face reste debout et intact, éternellement... Cet enfant a pris sa place à jamais parmi les premiers écrivains de langue française".

Soixante-dix ans ont passé. "C'est un chœur de cinquante mille voix qui reprend en écho les impérissables sommets de l'immortel poète Robert Brasillach" (René Pellegrin, *Un écrivain nommé Brasillach*, Centre d'Etudes nationales, 1965). En ce soir du 6 février 2015, une voix d'outre-tombe interroge la nuit : "Robert Brasillach ?". Et, aux quatre coins de l'Europe, ce "chœur de cinquante mille voix" de l'indestructible cohorte du "fascisme immense et rouge" répond : "Présent !". ■

ALAIN CAGNAT



Terre & Peuple, Equinoxe de printemps 2015 n°63

## Brasillach dans *Le Monde Juif*

### Pour « Le Figaro » Brasillach vaut bien une messe.

Grosse bourde au service des annonces du journal « Le Figaro », qui a publié en page 13 du journal daté du mardi 5 février 2013, une petite annonce d' « une messe du souvenir en la mémoire de Robert Brasillach ».



Robert Brasillach (1909/1945), écrivain, journaliste, et critique de cinéma français et surtout connu pour son engagement politique à l'extrême droite aux côtés de l'Action française, évolue vers le fascisme dans les années 1930 (tout en continuant d'écrire dans L'Action française). Sous l'Occupation, il devient rédacteur en chef du journal collaborationniste et antisémite « Je suis partout ». Il est ensuite jugé pour ses écrits, condamné et fusillé durant l'épuration.

En 1942, au lendemain de la déclaration de l'archevêque de Toulouse condamnant les déportations, il écrit : « il faut se séparer des Juifs en bloc et ne pas garder les petits ».

Dans un communiqué publié ce mercredi soir « Les Eveillés » et « Socialisme et Judaïsme », des mouvements juifs proches de la gauche ont fait part

de leur stupéfaction : « l'annonce, dans un journal d'une telle diffusion, d'un hommage rendu à un individu notoirement antisémite condamné et fusillé pour faits de collaboration au moment de l'épuration, ne peut qu'entraîner l'indignation et la condamnation ferme de tout républicain » et « en appellent à la vigilance et à la responsabilité de ce grand organe de presse, qui ne doit pas se faire l'écho de tels événements, loin d'être anodins ».

Dans les années 1930 et sous l'occupation nazie, le journal « Le Figaro » s'opposa ouvertement au nazisme mais sous la censure du Régime de Vichy, il est contraint le 11 novembre 1942 d'arrêter sa publication pour ne reprendre qu'à la Libération.

Lundi 31 août 2015

Par David Rochman pour [lemondejuif.info](http://lemondejuif.info)

### NOTE DE LECTURE

Bien qu'il ne soit pas question de Robert Brasillach dans ce numéro, il est intéressant de noter que cette revue officielle rend compte du fait que Jean-Paul Sartre n'en avait absolument rien à chaloir quoi qu'il eut dit ultérieurement, du sort des juifs pendant la dernière guerre. Page 63, il est précisé que : « Le bilan est donc mitigé, et sans l'indifférence envers le sort des Juifs, la balance pencherait plutôt en faveur de Sartre. Il est certain qu'il n'aurait en aucun cas renoncé à son projet fondamental, qui était d'écrire. » Il n'est pas précisé, mais d'autres livres l'ont fait, que « l'indifférence de » Sartre est allé jusqu'à refuser de protéger la jeune Blandine Lambin, gamine juive séduite par sa femme et « rabattue » pour lui. Sartre et Beauvoir qui furent en première ligne pour exiger la mort de Brasillach, peut-être pour se dédouaner de leur propre lâcheté.

Philosophie magazine hors-série n°13, Les Philosophes face au nazisme, février 2012

Le voyage à Meudon est incontournable, tout d'abord, chez Céline, par Albert Paraz et par Ralph Soupault, hier, et par Alain Paucard, aujourd'hui, le voyage au bout de la vie et au bout de la mort, par Montmartre, Sigmaringen, le Danemark, et Meudon, enfin. Le meilleur de Céline, et le pire, sa haine et son ingratitude contre Ernst Jünger, l'œuvre enfin, prise à revers : *Les beaux draps*, *Bagatelle pour un massacre*, *L'école des cadavres*, *L'Église*. On nous confirme d'ailleurs que le théâtre, chez Céline, précède le roman.

Ensuite, nous survolons d'un trait toute une famille littéraire, qui fut la leur comme elle fut la nôtre. Alphonse de Châteaubriant, tout d'abord, loin au dessus des autres, car il fut l'homme, et l'œuvre. Ensuite, Charles Maurras, le Maître absolu, mais aussi le vieillard redouté et redoutable, et encombrant. (Les procès les plus retentissants sont ceux de Robert Brasillach et de Charles Maurras). Béraud, et Rebatet, les oncles éloignés. Drieu, le père absolu en littérature, l'ami, le modèle que j'aurais tant voulu avoir, et que j'ai fini par obtenir ! Le seul, que je placerais encore devant Brasillach, car demeuré fidèle à ses convictions après 1943. (Combelle accueillit Brasillach, après son départ de *Je suis partout*). Avec cette conclusion que « - Les nouveaux messieurs » des rédactions sont parfois familiers aux lecteurs, comme Lucien Rebatet ou Robert Brasillach, par exemple.

Arrivent, ensuite, Jean Luchaire, un second Drieu, un second père doublé d'un grand frère, que je n'ai jamais cessé d'avoir avec lui, et qui plus est amené par le grand dramaturge Lucien Luchaire, et par la merveilleuse Corinne Luchaire, sauvegardée par la mémoire de René Château. Vient ensuite, dans ce petit livre mémorable, Déat, le Maître à penser, Doriot, le beau-frère imprévisible et turbulent, l'homme de courage. Georges Montandon, une découverte récente, et Georges Suarez, une découverte ancienne, nos deux grands martyrs. Pierre Béarn, la mémoire vivante entretenue et sauvegardée sur les rivages d'Anglet par Jean Dumontier-Béroulet et Pierre Ménanteau, fragiles passerelles entre Robert Brasillach et Maurice Sachs.

Fernand de Brinon, celui que j'ai le plus aimé, car celui qui me ressemblait le plus, par son mélange de force et de fragilité, issu d'une noblesse roturière immortalisée par l'amour de Simone Mitre. Pierre Benoît, le génie du classicisme, mêlé au poète de Ciboure. Paul Morand, la révélation de mes trente et de mes quarante ans. Ernst Jünger, qui me fit connaître et aimer l'Allemagne plus encore que tous les précédents, au point de la rassembler dans une anthologie. L'imprévisible Jouhandeau, oncle Edouard de service par son mélange d'attirance et de répulsion. Paul Chack, enfin, le plus douloureux et le plus important par son mélange de Jules Verne et de Cousteau, celui qui me marqua le plus.

Voici les hommes auxquels je n'ai pas pu « résister », parce qu'ils étaient la collaboration littéraire incarnée par Pierre Drieu La Rochelle et Robert Brasillach.

Robert Brasillach, né en 1909, est de seize ans le cadet de Drieu. Cet écart fait toute la différence. N'ayant pas connu le feu, Brasillach fait figure de clerc, mi-normalien mi boy-scout, qui se laissera prendre au piège de son idéal. Dans *Notre Avant-guerre*, il a cette définition, exaltée et immature, pourtant moins paradoxale qu'il y paraît, du fascisme : « *C'est un esprit anticonformiste d'abord. Antibourgeois et l'irrespect y avait sa part. C'est un esprit opposé aux préjugés, à ceux de la classe comme à tout autre. C'est l'esprit même de l'amitié, dont nous aurions voulu qu'il s'élevât jusqu'à l'amitié nationale.* » Brasillach fait tôt ses armes à L'Action française mais, contrairement à Maurras, il ne professera nulle germanophobie. Témoin ébahi des cathédrales de lumière du Congrès national-socialiste de Nuremberg, Brasillach reviendra fasciné sans être pour autant converti au nazisme. Fait prisonnier en Oflag au début des hostilités, il rentre de captivité à Paris en 1941, et prendra son envol, d'abord en s'émancipant de son vieux Maître Maurras (mais pas de sa doctrine) puis en accédant à la tête de *Je suis partout*. Il croira au rapprochement culturel franco-allemand, jusqu'au renversement

des puissances de 1942. C'est d'ailleurs sa foi dans les vertus de l'esthétique plus que de la politique qui l'éloigne de l'ultra *Je suis Partout* et le pousse à rejoindre *Révolution nationale*, dirigé par Lucien Combelle. Cet organe, sous tendu par une vision moins étriquée des événements, convient mieux à Brasillach, qui ne renonce toutefois pas à croire au principe de la collaboration et à une solidarité réelle, « naturelle », entre les deux pays. Cette optique lui inspirera sans doute la phrase qui lui sera le plus sévèrement récriminée durant son procès : « Qu'on le veuille ou non, nous aurons cohabité ensemble : les Français de quelque réflexion durant ces quelques années auront plus ou moins couché avec l'Allemagne non sans querelles, et le souvenir leur en restera doux ». En temps de guerre, les métaphores, si sensuelles soient-elles, peuvent avoir de bien fâcheuses conséquences....

Le procès est emballé en une journée, le 19 janvier 1945, à la Cour de Justice de Paris. A charge contre le jeune homme de trente-cinq ans : ses innombrables articles antisémites, anti-anglais, anti-communistes, ses séjours à Weimar mais plus encore, selon l'éblouissant réquisitoire de Maître Marcel Reboul, sa déloyauté envers ses pairs. « Vous, le clerc qui avez trahi », l'interpelle-t-il. Et de citer une description peu ragoûtante de la République en grande prostituée pourrissante ou, pire encore, cette injustifiable phrase dans *Je suis Partout* : « il faut se séparer des Juifs en bloc et ne pas garder les petits ». Brasillach, calme et docile, précise certains points sans se rebeller. Son défenseur, Maître Jacques Isorni, mise sur la vignette classique et émouvante du Poète aux fers : Brasillach en André Chénier des Temps Modernes... Il explique l'évocation de la douce coucherie entre la France et l'Allemagne comme une formule paraphrasée du philosophe Ernest Renan et brandit une vibrante lettre de soutien signée Mauriac. Il ose contre-attaquer Me Reboul en l'accusant d'avoir requis, sous l'Occupation, contre des résistants, et joue une carte quelque peu désespérée pour sauver son client : « Non seulement c'est un procès d'opinion que vous lui faites, mais encore le procès de la continuité de la pensée. C'est le procès d'un homme qui ne veut pas se renier. Voilà le vrai procès ! ». Brasillach n'a-t-il pas en effet déclaré plus tôt : « - Si je répondais que je regrette ce que j'ai écrit, vous penseriez tous que c'est pour sauver ma peau et vous me mépriserez de bon droit. Je vous dirai donc que j'ai pu me tromper sur ces circonstances, sur des faits ou sur des personnes, mais je n'ai rien à regretter de l'intention qui m'a fait agir ».

Au prononcé de la peine de mort, un anonyme s'écrie dans la foule : « C'est une honte ! ». Brasillach réajuste : « C'est un honneur ! ».

Le 6 février, après que son recours eut été rejeté par De Gaulle, Brasillach est extrait de sa cellule de Fresnes et conduit au Fort de Montrouge. Me Isorni a raconté, dans une poignante préface aux minutes du procès, comment Brasillach, lié au poteau, cria à ses exécuteurs : « courage... ! » et, les yeux au ciel : « - Vive la France ! ». Au moment où son corps sanguinolent fut emporté, le commissaire du gouvernement français, tirant sa montre, n'eut que ce souci : « Avez-vous remarqué comme nous avons respecté l'horaire ? ».

Sûr qu'à cette seconde de l'histoire, cet homme était encore dans les bras de Robespierre, Constans et De Gaulle, et sa proie, déjà, dans ceux de Mademoiselle de Lamballe !

Face à eux, l'inconsistant poète « adoptif » de Compiègne Robert Desnos, et Jean Paulhan, dont j'ai honoré et sauvegardé au contraire la mémoire, jusqu'au récent centenaire du maurrassien Roger Judrin, avec Michel Déon et Jacqueline Paulhan. Vercors, et son troublant *Silence de la mer*, qui révéla de grands comédiens, Aragon, dont les *Beaux quartiers*, furent le livre de chevet de mes dix-huit ans.

Tous ces gens-là me firent coucher avec l'Allemagne, et le souvenir m'en est resté depuis indéfinissable, et doux.

Joël Laloux.



## NOTE DE LECTURE : *Journal inutile*, de Paul Morand (2001).

Un long malentendu a régné durant quinze ans entre Paul Morand et Robert Brasillach, que Maurice Bardèche, et c'est tout à son honneur, s'empressa de dissiper par la suite.

Trois articles de « L'Action Française », du 27 novembre 1930, 3 mars 1932 et 11 janvier 1934 étaient alors plus que critiques pour une œuvre de Paul Morand naissante, qui passait à tort dans l'esprit de Brasillach pour être anglophile.

« Intelligent, très intelligent, trop intelligent Paul Morand fait penser à Monsieur Cocteau », Se rattrapant, plus loin : « il possède en effet la grâce, l'élégance, le style bref et amusant, l'observation juste et courte », concluant : « Paul Morand n'est pas notre Balzac, c'est notre Dancourt ».

Ces deux études furent reprises dans les *Portraits* (1935) et *Les quatre jeudis*, (1944). « Vers 1933, avouera Paul Morand, sous l'influence des jeunes qui me blâmaient (Brasillach, Maxence, etc), je me suis rendu compte que je faisais fausse route ». (5 février 1975).

Mais c'est dans les conversations avec Pierre-André Boutang, sur le banc de la propriété de Montmorency, au milieu des oiseaux et des fleurs, que je découvris Paul Morand.

Avec bonheur, avec soudaineté et avec tendresse, cette image bucolique me rappelait l'autre banc, celui du jardin de Chevreières de mon enfance. Avec « la maison noire l'hiver, obscure l'été, à cause des feuilles ». Mais ce ne fut pas la seule analogie qui me révéla à mon Maître, qui devint pour moi un parent proche, et intime.

Né le 13 mars, comme mon oncle Albert Neyrat, Morand déjeunait souvent au restaurant « Marius et Jeannette », Jeannette étant le prénom de ma tante, Fernand Maupi, ami intime d'Albert Neyrat, avait joué dans « Marius », de Pagnol.

Quand il parle de Compiègne, Paul s'entretient avec les gloires locales, Roger Judrin, Maurice Drucker et Daniel Boulanger. (Une villégiature à Chantilly, Senlis, Pierrefonds ne lui laissera pas un impérissable souvenir).

À Yerres, il visite la tombe de ses grands parents et de son père Eugène Morand, à deux pas de la maison familiale où j'écrivais mes premiers brouillons de roman chez mon parrain Marcel Ouette.

À Biarritz, Paul loue en 1968 la villa de Josée Chambrun, puis rend visite à Pierre Benoît dans sa maison de Ciboure.

Après son exil en Suisse (1944-1950), Paul Morand n'eut de cesse de rattraper le temps perdu, invitant les Bardèche avenue Charles Floquet, évoquant et lisant sans retenue Maurice Sachs, Christian de La Mazière, Maulnier, Michel de Saint-Pierre, René de Chambrun, Isorni (Un dangereux hurluberlu qui a tout raté, sauf sa plaidoirie pour le Maréchal), (Isorni avait fait une tentative maladroite à l'académie), André Fraigneau, qui confie à Paul Morand : « Claude Roy a refusé de signer la pétition en faveur de Brasillach, c'est un transfuge d'Action Française, je ne veux pas le voir », le 24 décembre 1969... Ramon Fernandez : sa maladie mortelle lui a épargné le sort de Brasillach (11.03. 1972)... Enfin, « Brasillach est mort trop tôt pour voir ça ». (L'attentat de Munich, le 6.09.1972).

Le *Journal inutile* est aussi un album d'images rempli de personnages anciens ou contemporains, qui s'achèvera à la mort de « La belle Hélène ».

Paul Morand a pris place au mausolée des lettres entre Maulnier et Nimier. Elles auront pris place en mon cœur, ces conversations des « Hayes », la terrasse de Vevey, la serre et le jardin de Paris ! Et m'auront rendu mon enfance à jamais !

Joël Laloux.

## BRASILLACH : L'homme et l'oeuvre

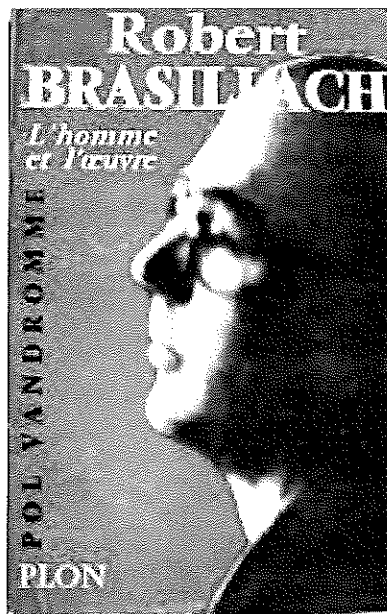
29 FÉVRIER 2012 | PAR JEAN WEIL

### L'homme et l'oeuvre

Il y a peut-être des écrivains pour lesquels il est possible d'établir une distinction entre l'homme et l'oeuvre mais certainement pas pour Brasillach qui durant son procès n'a jamais utilisé cette ligne de défense. Il a écrit, dans « Je suis partout » quantité d'articles de ce genre : *"En finira-t-on avec les relents de pourriture parfumée qu'exhale encore la vieille putain agonisante, la garce vérolée fleurant le patchouli et la perte blanche, la République toujours debout sur son trottoir?"* [Brasillach, "Je suis partout" du 7 février 1942]. On notera l'élégance et la poésie du propos...Et encore : *"L'archevêque de Toulouse proteste contre les mesures prises envers les juifs apatrides [pour Brasillach tous les juifs sont toujours des étrangers...] en zone non occupée et accuse le gouvernement du Maréchal de suivre des inspirations étrangères! Il parle de brutalités et de séparations que nous sommes tous prêts à ne pas approuver, car il faut se séparer des Juifs en bloc et ne pas garder de petits"*(Soulignés par moi) [Brasillach, "Je suis partout", 25 septembre 1942]. Il se trouve que je suis « un petit » et que Monsieur Brasillach et ses petits amis de l'époque et Monsieur votre père (qui admire le poète !) n'ont pas réussi à me faire mourir ou à me faire crever pour reprendre son délicieux vocabulaire. Voyez-vous madame on ne peut séparer les « réussites ? » d'Hitler et sa destruction forcenées des tsiganes, des homosexuels, des juifs, des slaves et des démocrates. De même ne peut-on séparer, chez Jean Marie Le Pen, l'admiration qu'il a pour l'hitlérisme de ses petits *dérapages* soigneusement organisés qui sont chaque fois exposés par la presse : ce qui est son but. Mais il n'en demeure pas moins, dans son unicité inentamée, droit dans ses bottes d'hitlérien.

Jean Weil écrivain interné (deux ans à Drancy, gardé par la gendarmerie française) et déporté (un an à Bergen Belsen) inscrit sur le mur des noms.

Mediapart





## Robert BRASILLACH (1909-1945)



Il y a 70 ans s'achevait la Seconde Guerre Mondiale et, après la douloureuse et pénible période de l'Occupation, venait celle de l'épuration, parfois nécessaire mais souvent injuste ou trop expéditive, comme ce sera sans doute le cas pour Robert Brasillach. Né le 31 mars 1909 à Perpignan, dans les Pyrénées orientales, il fit ses études à Sens, puis à Paris, au lycée Louis le Grand, et les termina à l'École normale supérieure, période de sa vie qu'il décrira dans les premiers chapitres de son livre de mémoires écrit en 1939-1940 : *Notre avant-guerre*. Passionné de cinéma dès 1922, il écrit de nombreuses rubriques et critiques cinématographiques dans les journaux, avant de publier son *Histoire du Cinéma* en 1935, avec une nouvelle édition complétée en 1943.

Entre les deux guerres, il entame une carrière littéraire relativement prolifique, avec une quinzaine de romans et œuvres diverses publiés chez Plon et Fayard, dont les plus connus restent *Le Voleur d'étincelles* (1932), *Le Marchand d'oiseaux* (1936), *Les Sept couleurs* (1939) et *L'Enfant de la nuit* (1934) : « *Le bonheur s'attache aux plus fragiles aspects, et naît, de préférence, des choses minimes et du vent...* ». La qualité de ses ouvrages est reconnue par le public et par la critique ; il se voit décerner le Prix Paul Flat de l'Académie Française en 1935 et manque de peu le Prix Goncourt en 1939.

Mais à côté de ses activités littéraires, Robert Brasillach se fait surtout connaître dans les années 30 pour son engagement politique à l'extrême droite. Il assure des chroniques dans *l'Étudiant français* jusqu'en 1935 et dans le quotidien *L'Action française* jusqu'en 1939, dans lesquelles il développe ses idées sur le nationalisme à la française et son rejet du communisme, du capitalisme et du nazisme. Après avoir lu *Mein Kampf*, d'Adolf Hitler, il écrit : « *Cette lecture m'a affligé ... C'est très réellement le chef-d'œuvre du crétinisme excité !* ». Mobilisé en 1939, il est fait prisonnier lors de la débâcle de 1940 et libéré en 1941. Il rentre à Paris et devient, sous l'Occupation, le rédacteur en chef du journal collaborationniste *Je suis partout*, dans lequel il rédige des articles antisémites et antigauillistes, ce qui lui vaudra d'être jugé, à la Libération, pour ses écrits politiques. Arrêté en septembre 1944, il est incarcéré à Fresnes. Il sera jugé le 19 janvier 1945 et condamné à mort, après seulement vingt minutes de délibérations ! : « *On dit que la mort ni le soleil ne se regardent en face. J'ai pourtant essayé... et c'est dur de s'arracher à ce qu'on aime...* ». Malgré l'intervention de très nombreux artistes et écrivains, dont Jean Anouilh, Marcel Aymé, Albert Camus, Paul Claudel, Jean Cocteau, Colette, Georges Duhamel, Arthur Honegger, François Mauriac ou Paul Valéry, le général de Gaulle refusera de le gracier et il sera fusillé au fort de Montrouge le 6 février 1945. Il repose depuis au cimetière de Charonne, dans le XX<sup>e</sup> arrondissement de Paris.

C'est lors de sa captivité à Fresnes qu'il composera ses émouvants poèmes, publiés en 1945 après son décès, sous le titre *Poèmes de Fresnes*. L'un d'entre eux est dédié à André Chénier, « *mon frère au col dégrafé* ». L'ensemble du recueil a la saveur triste d'une adolescence douce-amère que l'on va trancher : « *Vienne la Nuit que je m'embarque, / Loin des murs que fait ma prison : / Elle suffit pour qu'ils s'écartent, / Je retrouve mes horizons. / Que m'importe si l'on me parque ! / La Nuit abat toutes cloisons. / Avec la Nuit je me promène / Sous le soleil des jours anciens. / Je ne vois plus ce qui m'enchaîne, / La sonnaill brise le destin : / Voici la mer, voici la Seine, / Voici les fraîches joues des miens...* ».

### ***Le Figaro* hors-série n°59 – Céline, une saison en enfer – mars 2011**

p. 52 : « Robert Brasillach lors de son procès pour intelligence avec l'ennemi, le 19 janvier 1945. Condamné à mort le jour même, il est fusillé au fort de Montrouge le 6 février 1945 ».

« Le 27, il est à Copenhague. Rien d'héroïque chez lui. Ce qu'il veut, c'est survivre, « ne pas finir assassiné de toute façon, soit la nuit et sans phrases comme Denoël, soit au Palais et avec phrase comme Brasillach ».

p. 114 : « Louis-Ferdinand Céline. De Maurice Bardèche. Normalien, remarquable critique littéraire (il s'est attaqué à Proust, Flaubert, Balzac...), Maurice Bardèche était aussi le beau-frère de Robert Brasillach. Avec lui, comme avec l'ancien écrivain fusillé en février 1945, Céline n'a jamais été tendre : « Certes non ! écrit Céline à Paraz le 27 mars 1949, je suis contre le poteau à Brasillach et la tôle à Bardèche bien sûr ! Mais un chat est un chat – Mais si cela ne peut pas se dire qu'il est un chat il l'est quand même – et Bardèche un con et Brasillach idem. » Bardèche, pas rancunier, n'épargnera rien au Céline affabulateur, fabriquant de sa propre légende, jouant double jeu avec ses amis, mais il lui reconnaîtra, avec toute l'ampleur de son regard critique, les seuls mérites qui comptent pour un écrivain : un talent écrasant et une œuvre prodigieuse ».

### ***L'Eglise, le Sillon et l'Action Française***

p. 414 : « Un an plus tard, il n'est plus question d'accord. Robert Brasillach futur administrateur de *Je Suis Partout*, donnant une conférence à Lyon, le quotidien royaliste publie une mise en garde ainsi rédigée : « Comme nous avons déjà eu l'occasion de le faire au sujet de son journal, nous répondons que nous n'avons plus aucun rapport avec M. Brasillach ». « A partir de cette époque, remarque Pierre-Marie Diudonnat, la position « attentiste » de l'Action Française, symbolisée par son mot d'ordre « La France, la France seule » est dénoncée dans *Je Suis Partout* en termes de plus en plus explicites, notamment sous la plume de Brasillach, très affecté par l'attitude de son vieux maître. Le divorce est rendu public en août 1942 : la parution des *Décombres* ouvre les hostilités. Maurras riposte aux critiques dont il est l'objet dans le livre de Rebatet par un article d'une violence extrême : « Vous le connaissez bien, nabot impulsif et malsain, l'œil égaré, éminemment grégaire et cramponné à toutes les bêtes du troupeau. Il faisait sa partie dans un petit groupe que l'idée de la seule France met en transes de rage et d'insultes. Mais par littérature ou par respect de soi, ces transfuges de notre alliance s'appliquaient à garder une certaine tenue. Notre auteur n'a pu se tenir... » .

Hugues Petit

### BCUL (Bibliothèque Cantonale et Universitaire, BCU Lausanne)

#### Pierre Dudan (1916-1984)

Originaire de Grandcour mais né à Moscou le 1er février 1916, Pierre Dudan est déjà acteur, chanteur, compositeur et écrivain lorsqu'il s'installe à Paris en 1946, où il joue du piano dans des bars. De 1964 à 1974, Pierre Dudan vit au Canada. Il revient en France entre 1974 et 1980, puis s'installe à nouveau en Suisse. Il a écrit environ 1500 chansons et mélodies parmi lesquelles *Le café au lait au lit* en 1939, *Mélancolie* et *Clopin-Clopan* en 1946, qui ont été interprétées par de grands noms du music-hall comme Maurice Chevalier, Jean Sablon, Henri Salvador, Frank Sinatra, Barbra Streisand et Yves Montand.

Belletrien, Pierre Dudan fit également du théâtre et tourna dans une trentaine de films. En 1977, il obtient le Grand Prix d'honneur de l'Académie Charles-Cros pour son disque *Ballade de tous les temps*, le Prix de la chanson poétique de l'Académie de Montmartre pour l'ensemble de son œuvre ainsi que le Prix Robert Brasillach en 1981.

Pierre Dudan décède le 4 février 1984.

**SOURCES:** Alain Nicollier, Henri-Charles Dahlem, Dictionnaire des écrivains suisses d'expression française, Genève, Ed. GVA, cop. 1994; *Livre d'or du 150e anniversaire de Belles-Lettres Lausanne* (Belletrien le 8 novembre 1935)(2042), p. 509; Jean-Louis Matthey © DHS: *Dictionnaire historique de la Suisse*, Berne; sites et références mentionnés [BCULMU06/BCUL/Doc. vaudoise/bs/2010/02]

#### Sites Internet:

<http://www.pierredudan.com>  
<http://www.evene.fr/celebre/biographie/pierre-dudan-4575.php>  
[http://fr.wikipedia.org/wiki/Pierre\\_Dudan](http://fr.wikipedia.org/wiki/Pierre_Dudan)  
[http://dutempsdeserisesauxfeuillesmortes.net/fiches\\_bio/dudan\\_pierre/dudan\\_pierre.htm](http://dutempsdeserisesauxfeuillesmortes.net/fiches_bio/dudan_pierre/dudan_pierre.htm)  
<http://www.hls-dhs-dss.ch/textes/f/F41412.php?topdf=1>  
<http://www.hls-dhs-dss.ch/textes/f/F41412.php>  
[http://archives.radio-canada.ca/arts\\_culture/musique/clips/10165/](http://archives.radio-canada.ca/arts_culture/musique/clips/10165/)  
[http://www.youtube.com/results?search\\_query=pierre+dudan&sm=3](http://www.youtube.com/results?search_query=pierre+dudan&sm=3)  
<http://www.musicme.com/Pierre-Dudan/>

#### Enregistrements RTS actuellement disponibles uniquement sur les postes d'écoute de la BCUL site Riponne

Interview de **Pierre Dudan**, chanteur et acteur suisse romand **Date:** 03.03.1975 Int./Part.: Bofford, Jacques **Emission:** En questions Minutage: **00:58:19**

Interview de **Pierre Dudan**, acteur et chanteur : A propos de ses projets cinématographiques **Date:** 13.02.1957 Int./Part.: Roch, François-Achille Minutage: **00:03:45**

#### Liens vers le réseau vaudois:

[Tous les documents](#)  
[Enregistrement sonore](#)  
[Musique imprimée](#)  
[Multimédia](#)  
[Documents sur le musicien](#)

#### La musique à la BCUL site Riponne

<http://dbserv1-bcu.unil.ch/persovd/composvd.php?Code=D&Num=3>

## ⇨ Dictionnaire historique de la Suisse : Dudan, Pierre

1.2.1916 à Moscou, 4.2.1984 à Epalinges, prot. puis orth. russe, de Grandcour. Fils de Camille, précepteur puis directeur du collège cantonal de Lausanne, et d'Hélène Charmanova. Marié quatre fois. Baccalauréat (1935), études de lettres inachevées à Lausanne. En 1936, D. débute à Paris comme interprète, mais la guerre lui impose le retour en Suisse. Il vit ensuite à Paris (1945-1964) et au Canada (1964-1982) avant de revenir définitivement en Suisse. On lui doit plus de 1700 chansons, dont les plus connues sont *Le café au lait au lit* (1939), *Mélancolie* et *Clopin-Clopan* (1946). Il a tourné aussi dans plus de trente films. Prix d'honneur de l'Académie Charles Cros pour son disque *Ballade de tous les temps* (1977) et prix **Robert Brasillach** (1981). Son style se rapproche de celui de Charles Trenet.

**Auteur(e):** Jean-Louis Matthey

<http://www.hls-dhs-dss.ch/textes/f/F41412.php>

## ⇨ Pierre Dudan. ROBERT BRASILLACH, NOTRE SEUL AMI

### ROBERT BRASILLACH, NOTRE SEUL AMI

Texte dit à l'assemblée annuelle des Amis de Robert Brasillach

Dans ce monde vieux à pleurer, vieux à bailler, plus démodé qu'un mannequin de cire à force de se vouloir à la mode, dans ce monde caduc de technocrates radoteurs, de redondants démagogues, que nous manque-t-il ? **QUI NOUS MANQUE-T-IL ?** Il nous manque l'AMI, le sourire généreux de l'AMI, l'humour étincelant de l'AMI, l'enthousiasme communicatif de l'AMI, de l'AMI d'enfance, de l'AMI de nos dix-sept ans perdus... grâce à lui à jamais retrouvés.

Il nous manque à tous **ROBERT BRASILLACH.**

C'est parce qu'il nous manque à crier que nous sommes réunis ici ce soir.

On a les miracles qu'on mérite. Notre foi et notre fidélité ont permis que nous ayons tous ce soir dix-sept ans. Et que Robert soit avec nous. Nous sommes protégés par la tendresse amusée et sereine de son sourire. Sanctifiés par l'infinie charité de son âme.

Comment et pourquoi suis-je parmi vous ce soir ? Moi qui n'ai jamais vu ni entendu ni pu serrer la main de Robert Brasillach... eh bien par une suite de malicieux hasards qui ont fait que je n'étais jamais ni au bon moment ni au bon endroit, et cela pendant de longues années. Je ne ressentais qu'un obscur pressentiment, qu'un manque indéfinissable.

Alors, je me suis créé ma féerie des dix-sept ans comme je l'ai pu, avec qui je l'ai pu... avec les moyens du bord. Ceux qui se disaient mes amis, que je croyais mes amis, se sont tous

aujourd'hui rassis, sénilisés, fossilisés. Non, ils ne l'étaient pas, ils ne pouvaient pas être mes amis puisqu'ils ont renié leurs dix-sept ans, **NOS DIX-SEPT ANS.**

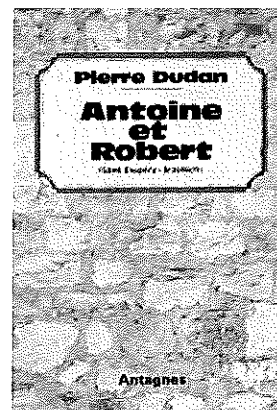
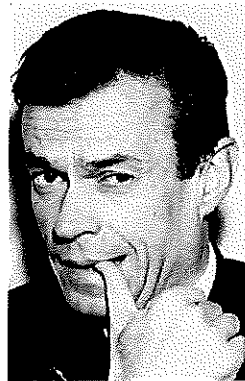
L'ironie du sort a voulu qu'un garçon, **LE SEUL** qui méritait vraiment l'échange d'amitié, né comme moi en 1916, étudiant dans ce même Lausanne léman, je ne l'aie **JAMAIS RENCONTRE** au temps joli de notre jeunesse de peau ! C'est bien entendu de **PIERRE FAVRE** que je parle. **PIERRE FAVRE** grâce à qui nous avons tous ce soir... 17 ans.

Il a fallu plus de quatre décennies pour qu'enfin nous tombions dans les bras l'un de l'autre ! Et cela grâce... à un autre ami — ô combien solide et fidèle ! — de saine et noble souche bretonne, **HERVE LE BOTERF** !

Oui, on a les miracles qu'on mérite. Ils sont parfois longue, infiniment longue patience. Il a fallu à **PIERRE FAVRE** plus d'un quart de siècle d'efforts surhumains, plus d'un quart de siècle d'amitié **PROUVEE** pour que survive à jamais **ce sourire certain qui ridiculise la mort.**

Les rues de notre fin de siècle sont grouillantes de morts-vivant, de robots électronisés conditionnés à l'ignorance, à la vulgarité, à l'idiot-visuel. Pauvres consommateurs « concernés », « motivés » qui mourront sans avoir osé naître, que pouvons-nous pour eux ? rien. En revanche, l'**AMITIE** de **ROBERT BRASILLACH** qui nous unit à jamais, nous rend invulnérables, nous rend forts de cette haute certitude : L'enfance est la plus jolie saison de l'Eternité.

<https://books.google.ch/books?id=E-auqiKdp5IC&pg=PA101&lpg=PA101&dq=Pierre+Dudan+robert+Brasillach&source=bl&ots=esxCmqUw1t&sig=fKe2f4utOEA95XD0eMehrnFl11o&hl=fr&sa=X&ei=rA48VYqeAszbUcKwgHA&ved=0CDIQ6AEwBA#v=onepage&q=Pierre%20Dudan%20robert%20Brasillach&f=false>



## ❖ Archivum.info : Dudan et Brasillach

### Un Robert dans chaque classe ?

L'enfant de la nuit ouvre le journal d'un homme occupé. Il y découpe les quatre jeudis et les glisse dans son portefeuille qui contient déjà six heures à perdre. Sur les conseils du voleur d'étincelles, son maître de morale, il court chez Virgile, un marchand d'oiseaux. « Je veux une plume à sept couleurs, lui dit-il. C'est pour écrire à Bérénice, la conquérante de mon âme. » Le marchand lui répond : « Désolé, je n'ai qu'une plume de Corneille, mais elle a trois siècles. » L'enfant s'écrie : « Comme le temps passe ! » Et la France indignée le passe par les armes.

[Ce texte contient 12 titres de livres écrits par Robert Brasillach.]

Je ne connais pas le contenu de la plaidoirie que fit Robert Badinter contre la peine de mort. J'espère qu'il évoqua le cas d'un écrivain qui partageait ses initiales. Robert Brasillach, à l'issue d'un procès expéditif dont la délibération ne dura que 20 minutes, fut condamné à mort. Le Général lui refusa sa grâce, malgré une pétition signée par de nombreux écrivains.

Le 6 février 1945, la France aveuglée fusilla Robert Brasillach, le poète qui rêvait d'un fascisme à la française. A le lire, on se dit que tout n'est pas mauvais dans le fascisme. C'est peut-être cette évidence qui effraie tant d'intellectuels.

Extrait du « Procès de Jeanne d'Arc » (1932) :

« Dans un temps qui est un temps d'acceptation générale et de soumission, Jeanne nous propose, avec ce sourire, la magnifique vertu d'insolence (...) Il n'est pas de vertu dont nous ayons plus besoin aujourd'hui... » Avouez que cela donne envie que l'oeuvre de Brasillach soit inscrite aux programmes des lycées !

Pour les amateurs de curiosités littéraires, il existe un livre de Pierre Dudan (Antoine et Robert, Lausanne, Editions Antagnes, 1981, Prix Robert Brasillach 1981), qui exploite de manière partielle le principe du centon. L'auteur fait dialoguer Brasillach et Saint-Exupéry en puisant des phrases dans leurs oeuvres respectives.

\* \* \*

Dans « Les anarchistes de droite » (Que sais-je ? n° 2580, PUF, 1991), François Richard écrit : « Si les causes défendues par les progressistes depuis plus de quarante ans ont changé, le terrorisme idéologique qui est leur arme favorite, lui, est demeuré le même ; et des propos de l'épurateur C. Morgan (sept. 1944) - " Qu'on n'essaie pas de nous apitoyer sur le sort d'un Maurras, d'un Montherlant, d'un Giono, d'un Brasillach, d'un Morand (...). L'indulgence envers eux serait une faiblesse et un crime " - à la vindicte policière beaucoup plus récente des antifascistes [B.H.] Lévy et [P.] Ory, qui les conduit à dresser une liste infamante des écrivains qu'ils considèrent non seulement comme des adversaires idéologiques, mais aussi comme des parias de la société, voir les noms précités et ceux de Céline, Nimier, Anouilh, Aymé, etc. (...), la ligne de pensée demeure la même : exclusion de tout ce qui n'est pas naïvement finaliste et révolutionnaire, refus sans examen sérieux de tout ce qui peut remettre en question l'image (idyllique) d'un progressisme démocratique tour à tour généreux et vengeur, moralisateur et affairiste, mais de toute façon incontournable, nous dit-on. »

Avec son numéro sur les « néo-fachos », le Nouvel Obs perpétue la tradition française des listes noires. C'est très bien ! Comme ça, je sais quels sont les auteurs d'aujourd'hui qu'il me faut absolument lire...

Tout de bon !

Pascal Kaeser

<http://www.pascalkaeser.ch/>

[http://www.archivum.info/ouliipo@quatramaran.ens.fr/2012-09/00062/Re-\(Oulipo\)-RN-et-RB.html](http://www.archivum.info/ouliipo@quatramaran.ens.fr/2012-09/00062/Re-(Oulipo)-RN-et-RB.html)